

Animan

RÊVER | VOYAGER | PRÉSERVER



RWANDA AU PAYS DES MILLE COLLINES

AUSTRALIE
LA LOI DE
LA TERRE

IRAN
AVEC LES NOMADES
BAKHTIARI

PORTFOLIO
MANGROVE PHOTO-
GRAPHY AWARDS

LADAKH
LES BÂTISSEURS
DU FROID

MEXIQUE
BISONS ET LOUPS
SONT DE RETOUR

N° 251 | FÉVRIER-MARS 2026 | CHF 17.-



9 771660 102007 0 0 2 5 1

Canon

**DISCOVER THE POWER.
UNLEASH YOUR
PASSION.**

Ne faites pas de compromis entre qualité, performances et facilité d'utilisation. Choisissez l'EOS R6 Mark III et profitez de tout.

fr.canon.ch/cameras/eos-r6-mark-iii



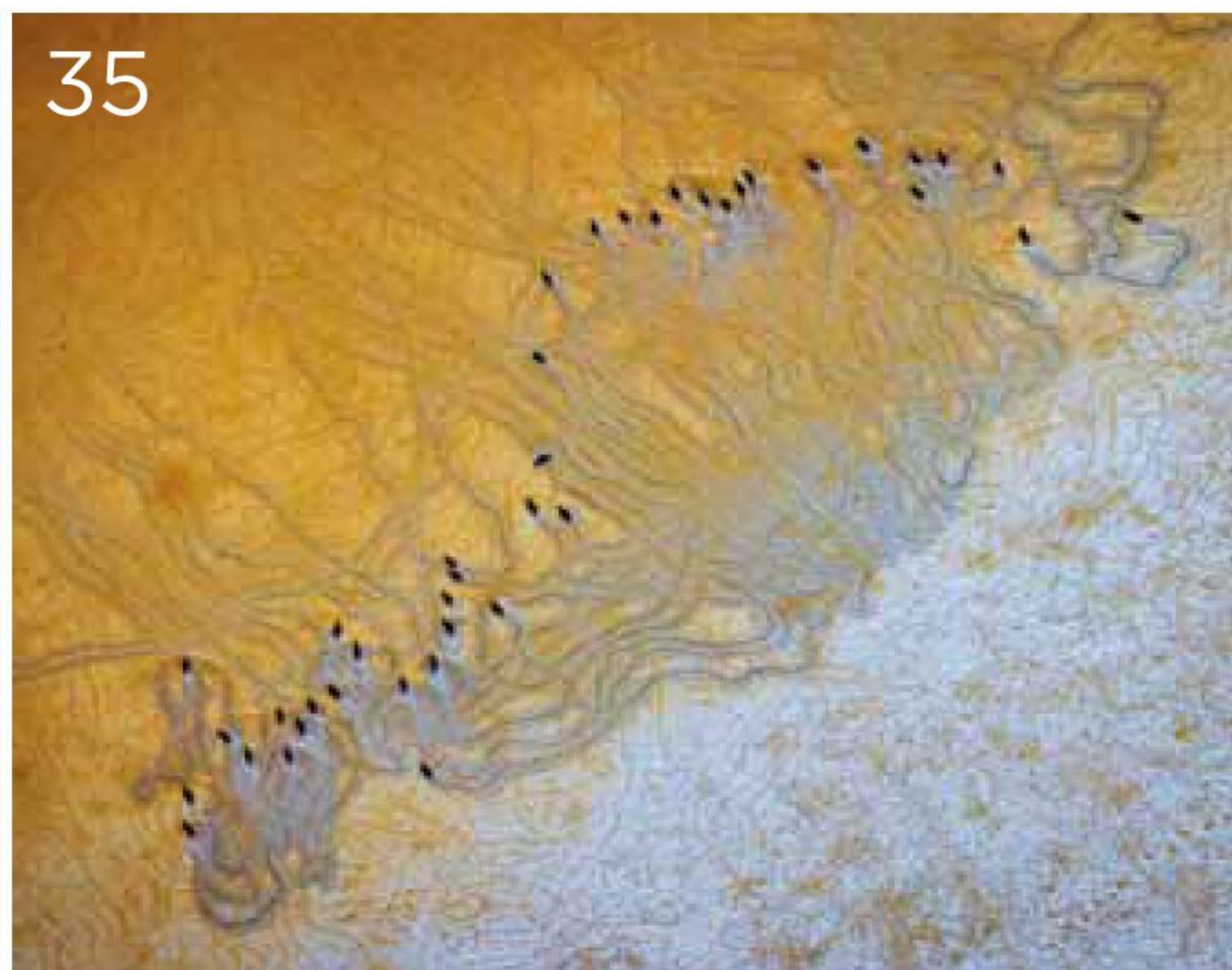


© Sophie Ansel / Zeppelin

DES RÉCITS POSITIFS POUR MONTRER QU'UN AUTRE AVENIR EST POSSIBLE

Chères lectrices, chers lecteurs,
 Pour ce premier numéro de l'année, nous avons choisi de publier des reportages positifs et porteurs de sens. Car si l'actualité internationale a de quoi nous préoccuper, tout n'est pas sombre partout. En Australie, les peuples aborigènes de la Terre d'Arnhem nous rappellent ainsi que leur lien au territoire est toujours bien vivant. Il se danse, se chante, se transmet depuis des millénaires, dans un dialogue constant avec la terre et la mer. Dans un Iran en crise, nous avons suivi les Bakhtiari sur les chemins du Kooch, cette transhumance à pied qui structure encore la vie de quelques familles nomades. Au Ladakh, dans l'Himalaya indien, l'un de nos photographes a rencontré des communautés qui inventent des glaciers artificiels pour faire face à la raréfaction de l'eau.
 Après avoir vécu les affres d'une guerre civile destructrice, le Rwanda que notre reporter a sillonné montre un autre visage. Celui d'un pays pacifié qui mise notamment sur l'écotourisme et la richesse de sa biodiversité pour se reconstruire. Enfin, au nord du Mexique, le retour du bison d'Amérique et du loup mexicain nous enseigne que la disparition des espèces à laquelle nous nous sommes désormais habitués n'est pas une fatalité. Car dans le désert du Chihuahua, les écosystèmes sont capables de se régénérer lorsque l'engagement communautaire, la mémoire des lieux et la science s'unissent. Puissent ces récits ramenés du terrain vous inspirer pour débiter 2026 avec confiance. Bonne lecture!

Alexander Zelenka | rédacteur en chef



12 | AUSTRALIE

ARNHEM LAND, LA LOI DE LA TERRE

Depuis 65'000 ans, les Aborigènes du nord australien entretiennent un lien spirituel et artistique avec leur territoire. Guidés par le Rom, la loi ancestrale, ils célèbrent la Terre comme une alliée vivante. Face aux fractures sociales et environnementales, leur culture devient un manifeste d'équilibre autant que de résistance.

Par Sophie Ansel / Zeppelin

24 | IRAN

AVEC LES NOMADES BAKHTIARI

Dans les monts Zagros, les derniers nomades bakhtiari perpétuent le Kooch, une migration saisonnière à travers cols enneigés et vallées arides. Leur marche incarne un mode de vie traditionnel que l'évolution de la société a presque entièrement éclipsé.

Par Claudio Sieber

35 | PORTFOLIO

MANGROVE PHOTOGRAPHY AWARDS

Ce concours international de photographie célèbre la beauté et la fragilité des forêts amphibies, essentielles à la biodiversité et à la protection des littoraux. Des côtes du Mexique à celles du Bangladesh, photographes et scientifiques alertent sur la disparition rapide de ces écosystèmes vitaux et sur les efforts locaux pour les restaurer.

52 | LADAKH

LES BÂTISSEURS DU FROID

Face à la sécheresse croissante, des villageois redonnent vie à leurs terres grâce aux stoupas de glace imaginés par l'ingénieur Sonam Wangchuk. Durant l'hiver, ces glaciers artificiels stockent l'eau et permettent d'irriguer les champs au début du printemps.

Par Julien Fumard

62 | RWANDA

AU PAYS DES MILLE COLLINES

Sorti des brumes de la guerre, le Rwanda surprend par son dynamisme. Kigali s'impose comme l'une des capitales les plus propres et sûres du continent, tandis que des routes neuves relient collines, lacs et parcs nationaux. Au nord, les volcans des Virunga abritent les derniers gorilles des montagnes, symboles d'un pays réconcilié et tourné vers l'avenir.

Par Laurent Nilles

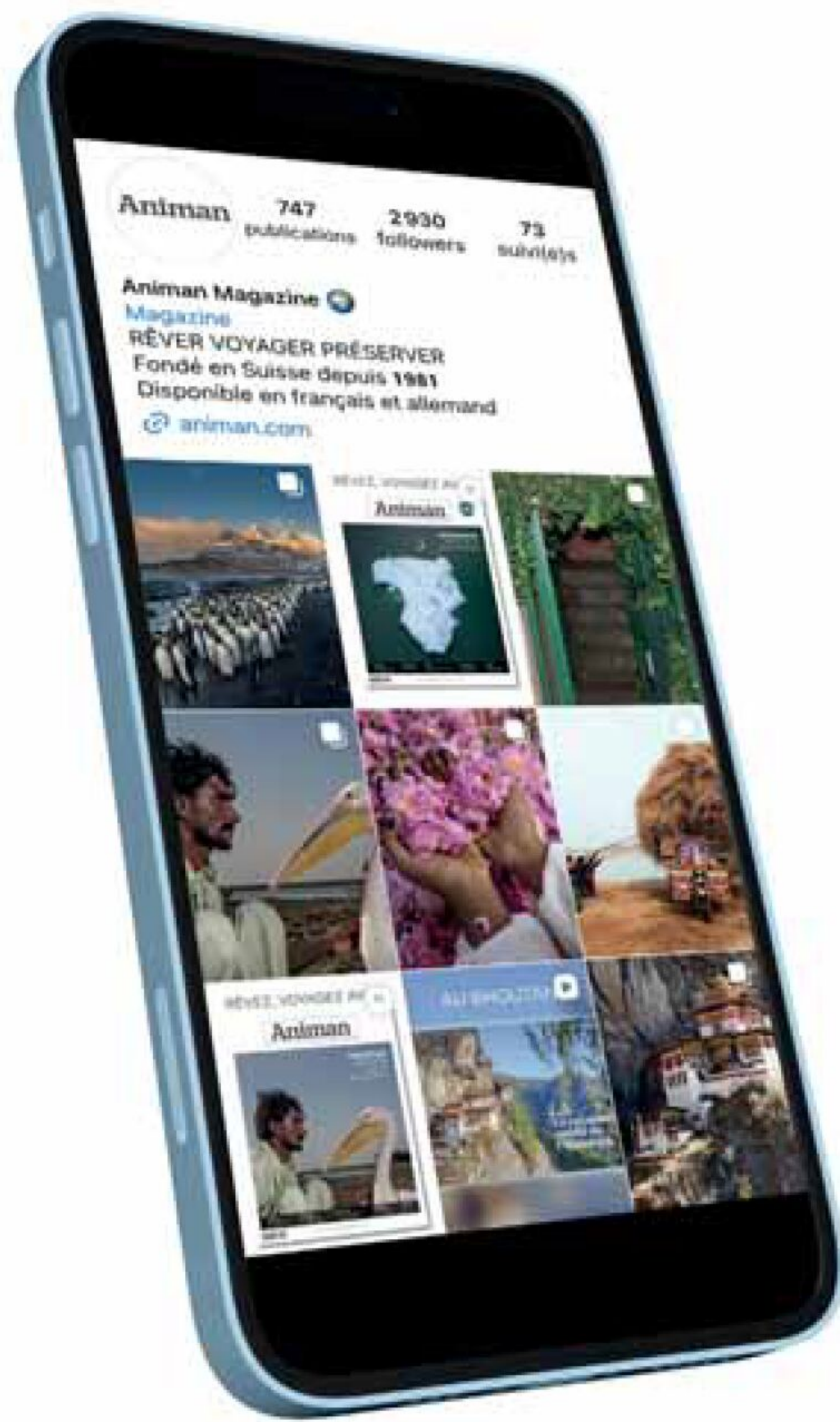
72 | MEXIQUE

LE RETOUR DES ESPÈCES NATIVES

Dans les plaines du Chihuahua, au nord du Mexique, les bisons et les loups réapparaissent dans la réserve de biosphère Janos. Menées par des femmes et des éleveurs éclairés, les communautés locales s'emploient à réconcilier protection de la faune et maintien des traditions amérindiennes.

Par Gwendolina Duval et Mahé Elipe

LÉGENDE DE LA COUVERTURE:
**Gorille mâle dans le Parc national
 des volcans. © Laurent Nilles**



DÉCOUVREZ NOTRE PLANÈTE
SOUS DES ANGLES INÉDITS

SUIVEZ-NOUS
SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



#magazineANIMAN



#ANIMANmagazine

Animani

RÊVER | VOYAGER | PRÉSERVER



© Cécile Chabert

SUISSE À LA CHASSE AUX SONS

Sous la voûte sombre du glacier de Zinal, le compositeur français Thylacine tend son micro vers l'eau qui s'échappe de la langue glaciaire. L'image, saisie dans la pénombre bleutée de la cavité, montre l'artiste à l'écoute d'un ruissellement profond, mêlé au craquement lent de la glace. Cette scène est tirée du tournage de Swiss Sounds, un projet mené avec Suisse Tourisme dans le but de créer un morceau uniquement composé de sons collectés à travers le pays. Pour réaliser cette œuvre dévoilée au public en décembre dernier, Thylacine a parcouru toute la Suisse en quête de signatures acoustiques caractéristiques: bruits de la pluie sur l'eau, tintement des cloches à l'alpage, grincement des câbles d'un téléphérique ou clapotis d'un bateau. Les moyens de transport les plus emblématiques ont servi à assurer les déplacements de l'équipe tout en nourrissant la musique. Habitué aux projets itinérants - du Transsibérien à la Namibie - Thylacine poursuit son exploration attentive du monde. Au fil des régions traversées, il révèle une Suisse surprenante et diverse, façonnée autant par ses paysages que par les sons qui les peuplent.

«Mamie, pourquoi est-ce qu'on achète toujours de nouveaux déchets?»



Afin de pouvoir donner des réponses à nos enfants, nous nous engageons à réduire le volume des déchets plastiques.

Des paroles aux actes n° 393: nous misons sur le sans emballage et les solutions réutilisables.



Ella Maillart, Weichang, province de Jehol, 1934. © Succession Ella Maillart et Photo Elysée, Lausanne

HOMMAGE À ELLA MAILLART

Voyageuse extraordinaire, photographe et écrivaine, Ella Maillart (1903-1997) a parcouru l'Asie à de nombreuses reprises. En 2025, l'ensemble de son œuvre a été reconnu par l'Unesco. Photo Elysée, qui conserve ses archives photographiques, composées de plusieurs milliers d'images, entend remettre en lumière cette femme hors du commun. À travers les quatre grands voyages qu'elle a réalisés dans les années 1930, l'exposition met en lumière le dialogue entre les images et les textes, et explore le rôle de ce patrimoine photographique dans la constitution et la préservation de la mémoire du monde.

**Exposition à voir du 6 mars au
1^{er} novembre 2026 | www.elysee.ch**

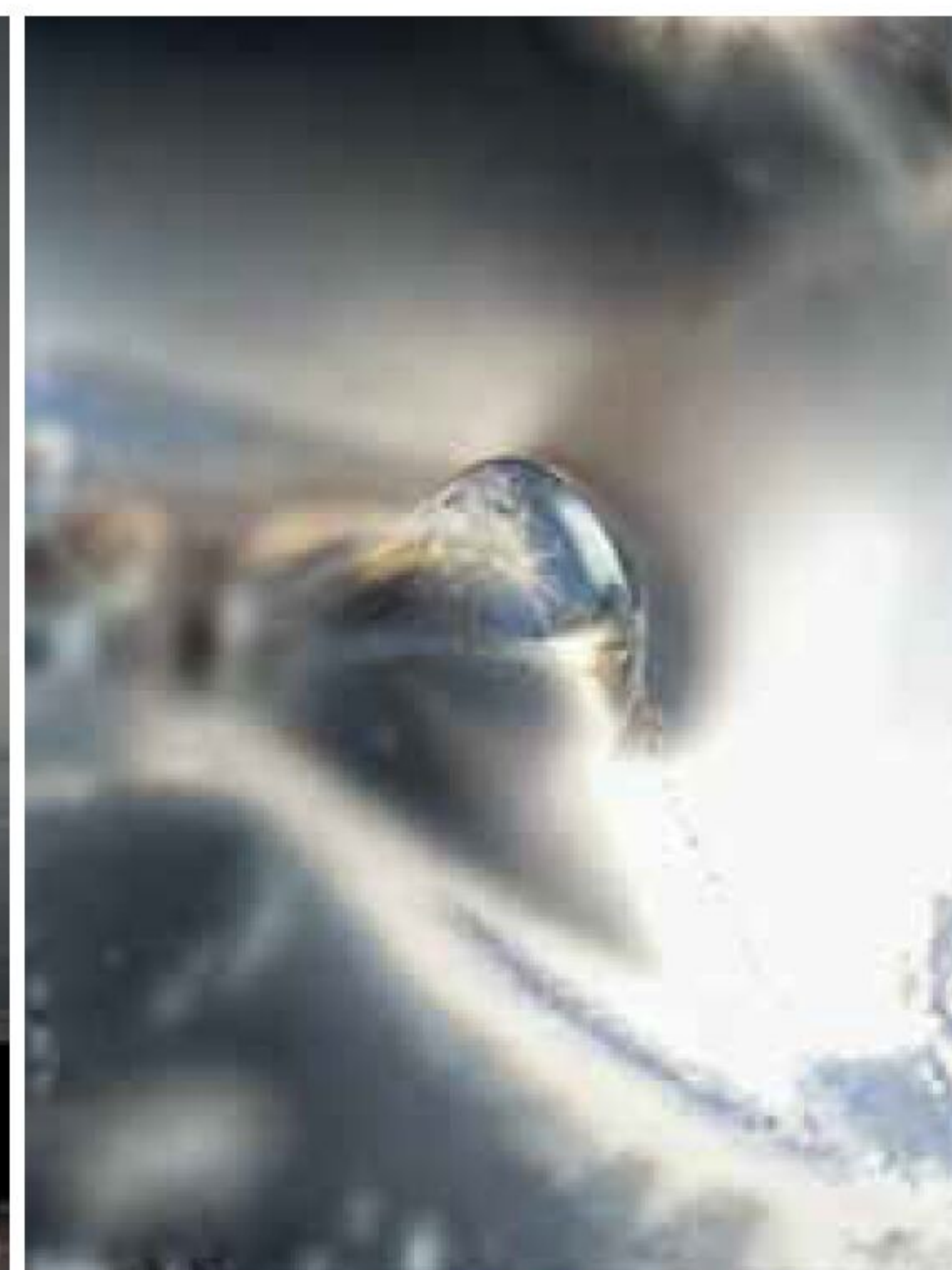
LE RÉEL SELON POULOMI BASU

Au Fotomuseum Winterthur, l'artiste indienne Poulomi Basu explore les frontières entre réalité et imagination à travers des photographies documentaires et des mises en scène oniriques. Dans ses installations multimédia, souvent réalisées à grande échelle, elle aborde les thèmes de la résistance, de la justice sociale et de l'émancipation féminine. L'exposition réunit plusieurs de ses œuvres marquantes, dont *Sisters of the Moon*, où l'artiste se met elle-même en scène pour évoquer les effets des pénuries de ressources sur les femmes. Deux installations en réalité virtuelle prolongent cette expérience immersive et militante, invitant le public à réfléchir aux liens entre écologie et condition féminine.

**Exposition à voir jusqu'au
15 février 2026 | www.fotomuseum.ch**



© Mathieu Bernard-Reymond, Grand soleil, 2025



© Mathieu Bernard-Reymond, Tu vois des choses, 2025

ZOOM SUR L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

L'intelligence artificielle (IA) et la photographie sont-elles des champs de la création complémentaires ou en totale contradiction? Dans cette exposition originale du Musée suisse de l'appareil photographique de Vevey, le photographe et artiste vaudois Mathieu Bernard-Reymond explore leurs relations grâce à un modèle d'appareil photographique inédit qu'il a lui-même développé. En intégrant une IA capable de modifier les prises de vue en fonction des données et des paroles collectées au moment de leur réalisation, il permet à l'artiste de photographier, mais aussi de «murmurer» les images. Un lien nouveau entre l'appareil et le photographe se crée, venant remodeler le geste intime de l'acte photographique et questionner la déshumanisation de l'IA.

Exposition à voir du 17 mars au 16 août 2026 | www.cameramuseum.ch



© Poulomi Basu, Sisters of the Moon



© ADOBE STOCK

ARRÊTER LE REGARD

Lu avec passion, relu, prêté, conservé, collectionné...
Animan cultive l'enchantement du regard depuis 1981.

Le rêve, l'émotion, la beauté constituent l'univers qu'il partage
avec ses fidèles lecteurs. C'est aussi l'écrin qu'il offre
à la publicité de ses annonceurs.

**Animan est le magazine de l'exceptionnel, une fenêtre magnifiquement
ouverte sur une communication de qualité.**



Pour plus d'informations contacter:
MHD SA
Mme Dominique Breschan
Tél. +41 79 818 27 55
dominique.breschan@mhd.ch

Animan

RÊVER | VOYAGER | PRÉSERVER

LE GRAND EGYPTIAN MUSEUM OUVRE SES PORTES

Après plus de vingt ans de travaux, le Grand Egyptian Museum (GEM) accueille enfin le public au pied des pyramides de Gizeh. Considéré comme le plus grand musée archéologique au monde consacré à une seule civilisation, il abrite plus de 100 000 pièces retraçant cinq millénaires d'histoire égyptienne. Parmi les trésors exposés figure l'ensemble complet du tombeau de Toutankhamon, présenté pour la première fois dans son intégralité. L'architecture monumentale du bâtiment, baignée de lumière naturelle, offre un dialogue saisissant entre passé et modernité. Le GEM entend devenir un centre culturel international, mêlant recherche, éducation et tourisme patrimonial, à quelques kilomètres du Caire.

www.gem.gov.eg



L'AMAZONIE AU RYTHME DE LA MARCHÉ

Le Brésil renforce sa position sur la scène de l'écotourisme international avec deux projets d'envergure. L'Institut du tourisme brésilien, Embratur, a d'abord lancé une plateforme numérique multilingue destinée à promouvoir les parcs nationaux du pays auprès d'un public mondial. Dans la foulée, il a dévoilé la Trilha Amazônia Atlântica, présentée comme le plus long sentier balisé d'Amérique latine. Long de 468 kilomètres, cet itinéraire traverse l'Amazonie en reliant forêts tropicales, mangroves et villages. Le parcours met en avant les communautés locales, invitées à partager leurs savoirs, leurs traditions et leurs pratiques, de la pêche artisanale aux travaux agricoles. La Trilha relie 17 municipalités de l'État du Pará et 13 zones protégées, dont des territoires quilombolas.



CHINA EASTERN SIGNE LE PLUS LONG VOL AU MONDE

En décembre dernier, la compagnie China Eastern a inauguré la liaison commerciale la plus longue au monde entre Shanghai et Buenos Aires. Ce trajet marathon de près de 29 heures dans le sens retour comprend une courte escale technique à Auckland, en Nouvelle-Zélande, avant de relier les deux hémisphères sur près de 20 700 kilomètres.

Opéré par un Boeing 777-300ER de 316 places, ce vol marque une nouvelle étape dans la stratégie de la compagnie chinoise, qui entend développer une «route de la soie aérienne» entre l'Asie, l'Océanie et l'Amérique du Sud. Si la performance technique impressionne, elle soulève aussi des questions environnementales, les vols ultra-longs demeurant parmi les plus émetteurs en CO₂.

JOB DE RÊVE EN GRÈCE

Sur l'île grecque de Syros, le sanctuaire God's Little People propose une expérience hors du commun aux amoureux des chats. Ce refuge, créé il y a vingt ans, accueille régulièrement des bénévoles pour s'occuper d'une cinquantaine de félins rescapés. Les missions sont variées et comprennent nourrissage, soins vétérinaires de base, entretien des espaces et, surtout, beaucoup d'attention et de tendresse. En échange de leur temps, les volontaires bénéficient d'un logement gratuit avec vue sur la mer Égée.



UN ARTISANAT VIETNAMIEN UNIQUE CANDIDAT À L'UNESCO

Le Vietnam a engagé des démarches pour faire inscrire le théâtre de marionnettes sur l'eau au patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Le gouvernement a validé la préparation d'un dossier scientifique, coordonné par Hanoï avec le Ministère de la Culture et plusieurs provinces où cet art est encore pratiqué. Né il y a près de mille ans dans les rizières du delta du Fleuve Rouge, le spectacle associe marionnettes en bois, musique traditionnelle et scènes de la vie rurale. Déjà reconnu patrimoine culturel immatériel national depuis 2012, il constitue l'une des expressions artistiques les plus emblématiques du pays.



L'ACCÈS AU MACHU PICCHU RESTREINT EN 2026

Pour faire face à une fréquentation toujours élevée, les autorités péruviennes vont continuer d'imposer des règles strictes de visite sur l'un des sites les plus prisés de toute l'Amérique du sud. Des quotas différenciés selon la saison seront maintenus avec jusqu'à 5600 visiteurs par jour entre mai et septembre, et environ 4500 le reste de l'année. Le système de visite par circuits, mis en place en 2024, sera également appliqué et sera soumis à des horaires d'entrée fixes et une durée limitée. Les billets devront par ailleurs être réservés à l'avance. L'objectif est de mieux répartir les flux, protéger les vestiges incas et garantir la conservation durable du site.





AUSTRALIE
QUAND
LES ABORIGÈNES
DIALOGUENT
AVEC LA TERRE

Texte et photos : Sophie Ansel / Zeppelin



Sur le site sacré de Gulkula, des enfants Yolngu jouent entre les portraits de leurs ancêtres-chefs de clan et d'artistes majeurs: Dula Ngurruwutthun et Wonggu Mununggurr. Leur héritage perdue et inspire les nouvelles générations.



Au nord-est de l'Australie, la Terre d'Arnhem reste un pays presque entièrement autochtone, où la loi ancestrale se danse, se chante et se tisse encore chaque jour. Entre cérémonies, art sur écorce et musique militante, un souffle ancestral relie la terre, la mer et les gestes de ceux qui veillent depuis 65 000 ans sur le Country, leur territoire vivant.



Une lumière dorée caresse l'escarpement du site sacré de Gulkula. Les corps peints de jaune, couleur du feu Gurtha, des danseurs Yolngu valsent. Leurs pieds soulèvent le sable mêlé de terre rouge autour des larrakitj, troncs creux dressés, pôles sacrés de la loi d'Arnhem, le Rom. Les bâtons de rythme claquent, les didgeridoo vibrent et racontent des histoires immémoriales.

À l'invitation du clan Gumatj, les peuples de la Terre d'Arnhem se réunissent lors du rassemblement Garma pour faire résonner leurs songlines, ces lignes de chant qui cartographient le pays. Sur les bâches tendues, les portraits d'anciens veillent sur les nouvelles générations venues honorer leur loi bien vivante. En reproduisant les chorégraphies de leurs parents, des

enfants rejouent les gestes de Ganbulapula, l'ancêtre chasseur de miel qui créa ce site dominant la mer d'Arafura.

OBTENIR LA PERMISSION DES ANCIENS

Quelques heures plus tôt, l'avion de ligne en provenance de Darwin avait survolé une côte de sable ocre et de mangroves avant de se poser à Nhulunbuy, ville minière de la Terre d'Arnhem, avec à son bord l'impatience de ceux partis étudier ou recevoir des soins médicaux. La route mène d'abord à Yirrkala, berceau de la culture Yolngu, puis devient une piste de poussière rouge traversant les forêts d'eucalyptus avant de s'ouvrir sur cette clairière du bout du monde, où l'on n'entre pas sans la permission des anciens.



Peint de jaune, couleur du feu ancestral, un aîné du clan Gumatj joue du yidaki. Sa couronne de tiges d'eucalyptus relie son corps au Pays, tandis que son souffle fait résonner les songlines (cartes vivantes du Pays et de sa cosmologie). Par lui, la mémoire et la loi millénaire des Yolngus se perpétuent au cœur de la cérémonie rituelle.

Durant Garma, les clans d'Arnhem ouvrent leurs savoirs pour faire perdurer les histoires de la terre et du vivant. Les anciens enseignent aux jeunes, partagent récits, gestes et chants, et accueillent des balanda, nom donné aux non-autochtones invités à réapprendre une autre manière d'habiter le

monde. Soixante-cinq mille ans d'une écologie où l'humain fait partie d'un tout continuent de battre ici, au rythme des bunggul, les danses qui ont pour fonction de transmettre les savoirs sacrés. Une culture qui se danse, se tisse, se peint, se chante et surtout... qui se souffle.



Le yidaki est traditionnellement joué par les hommes lors des cérémonies rituelles, mais son cycle de vie engage aussi les femmes. Ce sont elles qui le peignent, l'ancrant dans l'identité clanique et donnant au souffle sacré un corps et des couleurs. Ici, Zelda Gurruwiwi appose les motifs sacrés du clan Galpu. Elle est elle-même la fille du grand maître Djalu et la sœur de Larry, héritier du souffle.

AU SON DU DIDGERIDOO SACRÉ

Au sein du peuple Yolngu, le clan Galpu incarne justement ce souffle ancestral à travers le yidaki, la forme sacrée du didgeridoo. Les frères Larry et Vernon Gurruwiwi en sont les maîtres et gardiens. Dans une forêt d'eucalyptus au nord de Nhulunbuy, l'air vibre des chants d'oiseaux. Larry cherche l'arbre élu. Héritier de son père Djalu, il cherche à «lire» le territoire jusqu'à ce qu'un tronc l'appelle. «Les termites ont fait leur travail», murmure-t-il. Vernon abat le tronc d'un coup précis. Jeremy, adopté par le clan, aide à le porter. Installée sous les filaos, leur sœur Zelda peint l'instrument. C'est dans ces gestes que se perpétue la loi du Rom: choisir l'arbre au bon moment, peindre selon les droits claniques, souffler selon les protocoles ancestraux.

Lorsque la marée est basse à Crocodile Creek, le moment est venu pour le clan de pêcher. Harpon levé, Vernon déchiffre la surface miroitante comme un texte ancien. Derrière lui, les cheminées de la mine de Gove découpent l'horizon, rappel d'une histoire coloniale qui a écorché ce territoire. La mer demeure pourtant riche, peuplée de crocodiles marins, de dugongs et de tortues. Un mulot file entre les algues, Vernon vise et lance son harpon avec succès. «Je transmets aux jeunes, je leur apprend à lire les opportunités et les dangers.»



Sous les mains expertes d'une aînée, une jeune Yolngu reçoit les pigments sacrés de sa terre: rouge pour le feu, jaune pour le soleil, blanc pour l'éclair, noir pour la nuit. Lors de la cérémonie rituelle, écouter vaut autant que danser. Chaque clan porte ses gestes, puis cède la place aux autres. Ensemble, leurs pas tracent au sol les songlines du Pays.





Déjà peint de jaune et blanc, un danseur du clan Gumatj ajuste sa coiffure pour marquer le passage du quotidien à l'ancestral. Dans ces gestes ultimes avant la cérémonie rituelle - tresse, peinture, parure - il puise la force des ancêtres. Le corps orné cesse d'être seulement le sien mais devient support de la loi et de l'esprit.



LA PLAQUE TOURNANTE DE LA CRÉATION ARTISTIQUE

Autour du feu, Yolngu et balanda adoptés partagent le poisson grillé. Les femmes reviennent de la mangrove, leurs paniers remplis de mollusques. Une aînée masse le crâne d'une femme souffrant de migraines avec une décoction de feuilles médicinales. Vivre ici, c'est négocier avec le Country: respecter pour subsister, observer pour survivre et créer.

À Yirrkala, le centre communautaire Buku-Larrnggay Mulka est devenu la plaque tournante de la création Yolngu. Face à sa toile monumentale, Naminapu Maymuru-White, gardienne de récits sacrés, peint l'histoire des hommes du clan Guwak transformés en étoiles. «Chaque point relie les âmes aux ancêtres, chaque couleur porte une loi», dit-elle en posant ses constellations d'ocre blanc. Plus loin, Dhambit Mununggurr déploie la signature mondialement reconnue de son bleu cobalt. Bambarrarr Marawili peint le feu de Yathikpa transmis par l'ancêtre crocodile aux humains.

« Face à sa toile monumentale, Naminapu Maymuru-White, gardienne de récits sacrés, peint l'histoire des hommes du clan Guwak transformés en étoiles. »





Sous l'œil d'un enfant en initiation, un homme du clan Gumatj façonne une tige pour danser lors de la cérémonie rituelle. Le jaune qui couvre leurs corps rappelle le feu ancestral du clan. Derrière eux, la forêt offre bois et pigments. Ici la terre inspire chaque geste.

UNIVERSITÉ À CIEL OUVERT

Les œuvres des Terres d'Arnhem partent aujourd'hui dans le monde entier. Cet art ancestral devient économie de résistance et s'impose sur la scène contemporaine, porteur d'un message universel. Entre les panneaux Dhuwa et Yirritja de la cathédrale voisine, les deux moitiés cosmiques de l'univers Yolngu, l'équilibre du monde s'exprime en pigments millénaires. Le campement de Garma s'étire sur la crête. L'air du matin sent la fumée et l'argile. Les enfants ouvrent le bunggul,

pieds nus frappant la terre en cadence. Un adolescent tient entre ses dents un panier de pandanus orné de plumes, devenu objet spirituel. Le soir, la scène s'illumine. Yothu Yindi galvanise la foule en jouant «Treaty», hymne rock aborigène historique. Garma est devenu un parlement à ciel ouvert, une université sans murs, où une jeune leader Gumatj n'hésite pas à interpeller le Premier ministre: «Nous voulons une éducation sur nos terres, sans devoir couper le lien vital au Country.»



Des rives de la mer d'Arafura au golfe de Carpentarie, les côtes d'Arnhem Land portent les récits des ancêtres marins qui ont façonné le monde. Sous les eaux, tortues, dugongs et crocodiles incarnent à la fois esprits gardiens, totems de clans, prédateurs et nourritures vitales. Chaque soir, les chauves-souris frugivores quittent la mangrove pour se nourrir et polliniser les forêts. En se gavant de nectar et de fruits, elles transportent pollens et graines sur de longues distances, régénérant la végétation et assurant le cycle vital des saisons.

À LA CHASSE AUX FILETS FANTÔMES

Cinq cents kilomètres plus au sud, à Numbulwar, les gardiens du littoral font face à un monstre tentaculaire qui étouffe la vie marine du pays Nungubuyu: les «ghost nets», des filets abandonnés venus d'Asie, étranglent tortues, dugongs et poissons. «Caring for Country, prendre soin du territoire, c'est notre loi, rappelle la ranger Joan Pomery. Nous les collectons et les apportons aux femmes artistes du centre Numbulwar Numburindi Arts.»

Les tisseuses, détentrices d'un savoir ancestral des fibres de pandanus et des teintures naturelles, innovent et s'adaptent constamment: «Nous continuons de collecter ce que la terre et la mer nous donnent. Si aujourd'hui ce sont des déchets qui émergent, nous les transformons en objets puissants qui portent la voix de notre Country blessé», explique l'artiste Rose Wilfred. En mariant les feuilles de palmier et le plastique fluorescent des filets, leurs

doigts entrelacent passé et présent. Les enfants observent leurs grands-mères tisser, apprenant cette langue silencieuse qui dialogue avec la terre. Chaque panier devient ainsi le manifeste de ces femmes alchimistes. Dans ces gestes de création qui continuent de s'exercer de Yirrkala à Numbulwar, le souffle sacré des Terres d'Arnhem unit les peuples à leurs terres et porte, toujours intact après 65 000 ans, la voix du vivant.





IRAN

VIVRE LE KOOCH AVEC LES DERNIERS NOMADES D'IRAN

Texte et photos : Claudio Sieber

Sur les hauteurs du massif du Zagros, les nomades Bakhtiari migrent encore à pied avec leurs bêtes en suivant des sentiers pluriséculaires. Dans un pays marqué par des sanctions sévères, la raréfaction de l'eau et une urbanisation rapide, cette transhumance saisonnière symbolise leur lutte pour survivre.



La confection du pain cuit au feu de bois est un rituel quotidien. Toute la famille boit du lait de chèvre frais, réputé plus digeste que celui de brebis. Pas encore assez résistants pour marcher, les chevreaux nouveau-nés sont transportés sur un âne ou un mulet. De temps à autre, la mère s'approche pour câliner sa progéniture.



L'aube sent le bois brûlé, le lait de chèvre aigre et l'air de montagne, de quoi donner le mal du pays à n'importe quel Tehrani. Ramezan ouvre les yeux d'un coup et lance aussitôt des ordres d'une voix sèche. Chaque étape de la marche de 150 kilomètres présente son lot de difficultés et il veut gagner du temps. Mehran et Ashkan, ses fils, se lèvent de leurs couvertures de feutre, avalent quelques morceaux de pain cuit à la poêle puis partent

rassembler le troupeau qui s'est dispersé pendant la nuit. Silencieuse, encore à moitié endormie, leur mère Setareh se dirige droit vers le foyer et attrape ses casseroles. Seules les plus jeunes, Azita et Arghavan, obtiennent cinq minutes de répit avant d'être elles aussi happées par la marche du jour qui se lève. Après le thé habituel, la famille charge les maigres biens et les chevreaux nouveau-nés sur les bêtes de bât et se met en route.



Setareh scrute le troupeau, à la recherche d'une chèvre adaptée à la traite. Ashkan aide les animaux à traverser le gué. Le bien-être des animaux est particulièrement important pour cette famille.

UN RITUEL QUI SE RÉPÈTE

Quatre fois par an, la famille Mokhtari-Chaharbori traverse le Zagros avec trois ânes, un mulet, trois chevaux, 250 chèvres, 30 moutons et deux chiens de garde, au rythme du troupeau. L'hiver, elle passe jusqu'à cinq mois sur les pâturages de plaine près de Cheshmeh, où un instituteur du village de Lali vient donner des cours aux enfants. Quand la neige recule, elle monte un à deux mois sur un plateau intermédiaire, avant de rejoindre en avril les pâturages estivaux de Cheshmeh-ye Shah. À la fin de l'été, elle redescend à nouveau progressivement vers Cheshmeh.

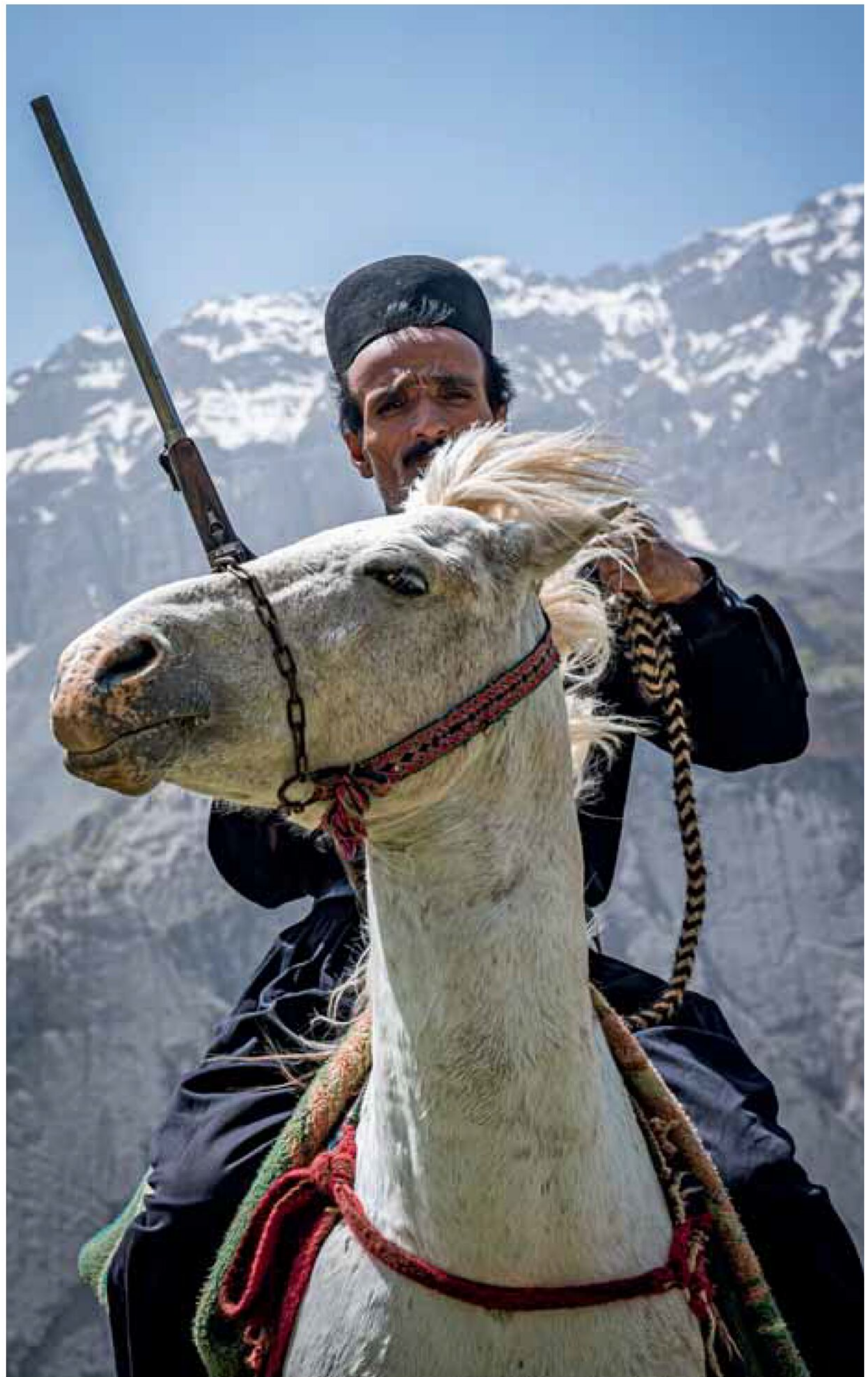
Mais pourquoi ne pas transporter le bétail en camion pour éviter sept jours de marche à travers canyons et cols montagneux? Pour Ramezan, suivre la tradition n'est qu'une partie de la réponse. Organiser un transport coûte cher et la route est risquée. Les animaux pourraient se blesser. Et même avec un camion, il faudrait marcher un jour jusqu'à la route la plus proche et un deuxième du point de déchargement au campement. Un dicton persan affirme que «le voyage est un maître qui fait mûrir l'être brut». Manière de rappeler que, plus qu'un simple déplacement, le Kooch façonne le caractère.

« Un dicton persan affirme que «le voyage est un maître qui fait mûrir l'être brut». »

OSSATURE HISTORIQUE

Aujourd'hui âgé de 44 ans, Ramezan a épousé Setareh à 18 ans, alors qu'elle en avait 15. Elle était la cousine de son père. Mais ce qui peut paraître choquant de l'extérieur est courant chez les Bakhtiari. Les mariages dans une même lignée permettent de préserver terres, héritage et influence au sein des clans. La structure reste patriarcale, et Ramezan en est l'incarnation. Fièrement, il assure que ses ancêtres empruntent ces mêmes sentiers depuis au moins cinq siècles – c'est du moins ce que retient la mémoire orale.

Des Mèdes aux Achéménides puis aux Sassanides, des tribus nomades ou semi-nomades ont longtemps constitué l'ossature de la société perse. Jusqu'à deux générations en arrière, avant l'urbanisation forcée et les politiques de sédentarisation qui ont réduit l'autonomie des tribus, la migration était la norme en Iran. Du Zagros enneigé aux plateaux brûlants proches de l'Afghanistan, familles, communautés et clans entiers parcouraient le pays avec leurs troupeaux. Les Bakhtiari, Qashqai, Shahsevan et bien d'autres formaient alors le tissu culturel de la nation.



Ramezan, 44 ans, guide sa famille à travers les monts Zagros dans un rôle traditionnellement patriarcal. Depuis des générations, ils suivent les mêmes routes migratoires et se déplacent quatre fois par an entre pâturages d'hiver et d'été. Les Bakhtiari sont toujours autorisés à porter des armes, utilisées pour la chasse et la protection contre les animaux sauvages.



En route vers la vallée, la caravane traverse une gorge aux pierres glissantes. Une fois au col, à 2900 mètres d'altitude, un seul mouton ose s'aventurer sur la neige, bientôt suivi par tous les autres. Avec ses jumelles, Ramezan scrute les dangers potentiels au loin. Peu auparavant, il a entendu le cri d'un ours. Azita tient dans les bras son chevreau préféré, né quatre jours plus tôt.

DES RACINES NOMADES

La majorité des citadins iraniens ont des racines nomades et beaucoup des villes actuelles étaient autrefois des carrefours saisonniers. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, l'économie, l'alimentation et la cohésion sociale reposaient en grande partie sur ces communautés pastorales. L'expansion d'un État centralisé, la fermeture militarisée des frontières et la modernisation industrielle les ont peu

à peu reléguées à un rôle périphérique, romantisé mais marginal. L'implantation durable des écoles, des hôpitaux et des administrations dans les agglomérations a achevé de pousser les familles à choisir entre mobilité et progrès.

Guidé par les cris familiers de la famille, le troupeau avance dans un flux continu de toisons et de cornes. Mais derrière cette image bucolique se dessine une

réalité économique sans appel. Chaque animal est un capital dont la valeur dépend du marché. «C'est comme la bourse, image Ramezan. Si les prix montent, j'achète. S'ils baissent, je vends.» Les Bakhtiari subissent de plein fouet les effets de la pénurie d'eau, des pâturages réduits, de l'inflation et de l'exode rural, conséquence d'une mauvaise gestion des autorités.





Au cœur des Zagros se trouve le village en terrasses de Sar Agha Seyyed. Situé à près de 2200 mètres d'altitude, cet ancien lieu de halte des Bakhtiari incarne leur mode de vie mêlant nomadisme et sédentarité. De nombreuses familles y élèvent de petits troupeaux, tissent des tapis, récoltent du céleri sauvage et extraient du sel dans les environs.

ILS RÊVENT D'UNE AUTRE VIE

Pour les enfants, la question n'est plus de savoir s'ils quitteront cette vie, mais quand. À 14 ans, Ashkan est catégorique: «J'irai là où il y a des voitures. Et des toits qui ne fuient pas.» Il rêve d'ouvrir un petit commerce depuis qu'il a quitté l'école après la sixième. Son frère Mehran veut lui aussi partir, devenir chanteur ou mécanicien, gagner de l'argent et accéder au confort. Arghavan, 11 ans, troquerait volontiers le silence des montagnes contre l'énergie des villes. Même Azita, 9 ans, pour-

tant passionnée par les chevreaux, veut partir. Dans le futur, elle se voit coiffeuse ou institutrice – «et puis en ville, il y a des gâteaux.» Setareh a elle aussi quitté les pâturages par la pensée.

Seul Ramezan refuse de l'envisager. Il désigne les bêtes: «Tant qu'elles avancent, nous avançons.» Alors, vallée après vallée, la famille poursuit sa marche jusqu'aux crêtes enneigées à 2900 mètres, puis redescend sur les sentiers tracés par le bétail, longe des

cascades et traverse des canyons, en suivant le fleuve Bakhtiari dans un paysage presque irréel. Chaque pas révèle une dureté que l'on ne perçoit qu'en partageant le chemin avec eux. Le jour, le Kooch épuise. Les nuits glaciales, troublées par le vent, le tintement des clochettes et parfois le feulement lointain d'un léopard, gardent constamment en éveil. C'est la rude mélodie d'une vie qui a vocation de rester en mouvement alors que le monde tout autour s'immobilise.



Azita et sa mère Setareh traversent une rivière. Souvent, elles montent à cheval, tandis que les garçons et le père, Ramezan, effectuent la marche à pied. A 18 ans, Mehran rêve de vivre en ville. Il aimerait devenir chanteur ou mécanicien automobile et échapper à la rudesse de la vie nomade. Pour beaucoup de jeunes Bakhtiari, l'éducation représente une voie vers un autre avenir.

PEUPLES TRANSHUMANTS EN VOIE DE DISPARITION

Au début de 2025, moins de 150'000 familles faisaient encore la transhumance saisonnière, contre près d'un million il y a quelques générations. Elles se répartissent en dizaines de tribus, chacune ayant sa langue, ses coutumes et ses routes. Les Qashqai, qui représentent environ 30'000 familles, parlent des langues turciques et migrent entre les hauteurs de Fars et les plaines plus chaudes du sud, réputés pour leurs tapis et leur hiérarchie clanique. Les Bakhtiari, soit environ 20'000 familles, parlent le luri et franchissent les parcours les plus exigeants du Zagros. Les Shahsevan, un groupe de 10'000 familles vivant dans le nord-ouest, mêlent azéri et persan, vivent sous des tentes de laine et portent des bonnets de feutre distinctifs. Plus au sud, la confédération Khamseh, qui rassemble 8000 familles arabes, kurdes et turcophones, se déplace dans un rayon plus restreint. Dans les régions arides du sud-est survivent les Baloutches, soit 5000 familles environ, qui pratiquent un pastoralisme semi-nomade lié à des traditions soufies. Si environ 40 % de la population iranienne était nomade en 1830, ce taux a plongé à 1 % en 2010, selon les décomptes de IRANomad.



TRAVERSÉE DES GRANDS PARCS DE L'OUEST AMÉRICAIN

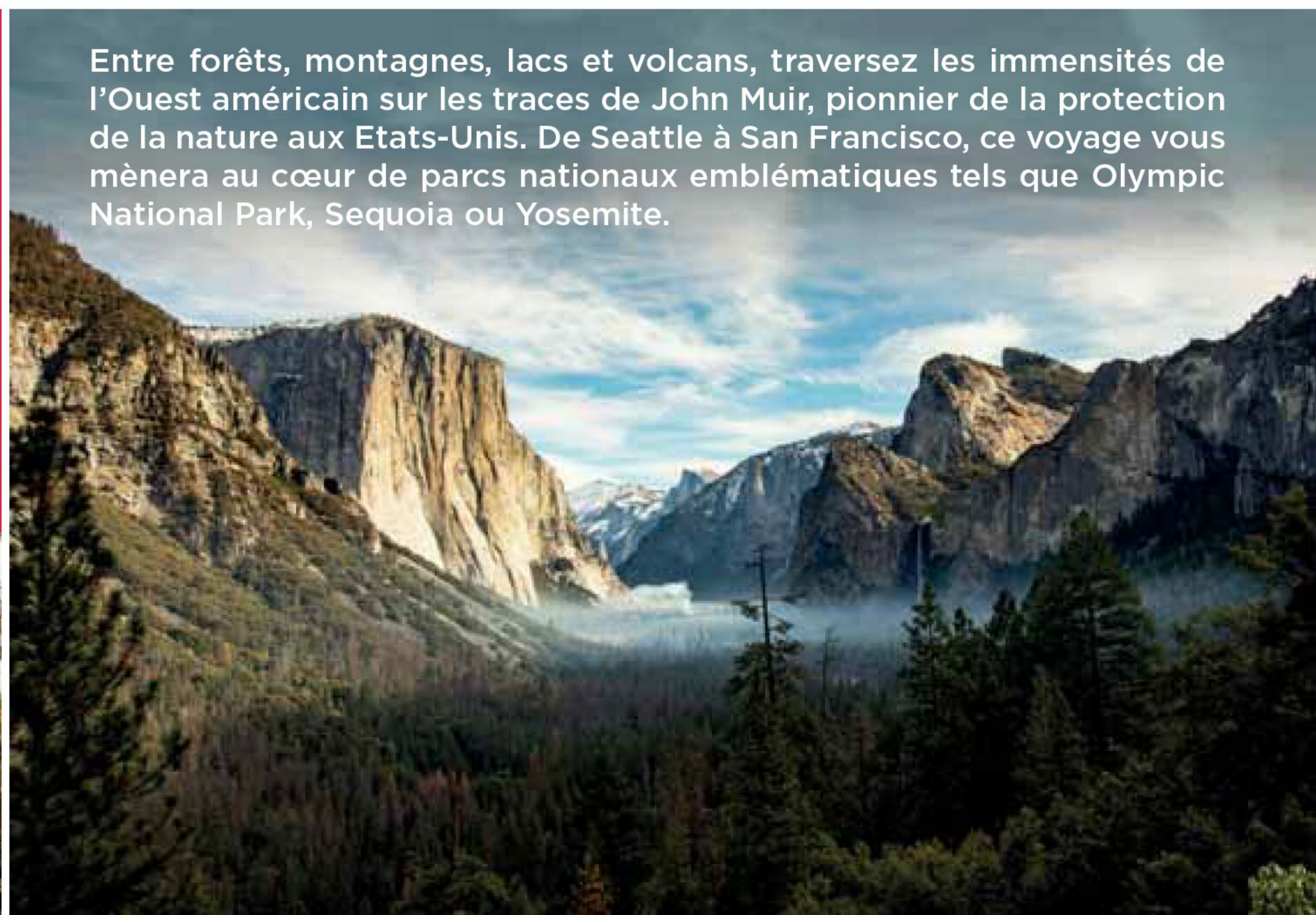
Du 10 au 26 septembre 2026 (17 jours)



VOTRE GUIDE FRANCOPHONE

LOUIS-MARIE BLANCHARD

Grand voyageur et naturaliste passionné, Louis-Marie Blanchard connaît les parcs américains sur le bout des doigts, après les avoir explorés à de nombreuses reprises. Curieux de leur histoire autant que de leur flore, il partagera avec vous ses anecdotes et ses secrets les mieux gardés.



Entre forêts, montagnes, lacs et volcans, traversez les immensités de l'Ouest américain sur les traces de John Muir, pionnier de la protection de la nature aux Etats-Unis. De Seattle à San Francisco, ce voyage vous mènera au cœur de parcs nationaux emblématiques tels que Olympic National Park, Sequoia ou Yosemite.

JOURS 1 À 3

De Genève à Seattle

Envol de Genève pour Seattle. Départ pour Olympic National Park, célèbre pour ses paysages variés allant des forêts aux montagnes en passant par l'océan.

JOUR 4

Mont Rainier et paysages alpins

Vous rejoindrez le Mont Rainier pour observer glaciers, végétation alpine et panoramas montagneux, avec une randonnée accessible pour une immersion complète dans ce décor naturel unique.

JOUR 5

Crater Lake National Park

Vous traverserez l'Oregon pour rejoindre Crater Lake et profiterez d'un pique-nique au bord de la caldeira, suivi d'une courte randonnée sur Watchman Peak Trail pour admirer le lac et la flore locale.

JOUR 6

Lassen Volcanic National Park

Dans ce parc moins fréquenté, vous observerez les paysages volcaniques et géothermiques, avec une randonnée sur le sentier Mill Creek Falls pour observer la faune, la flore et les cascades.

JOURS 7 À 9

Mammoth Lakes et l'Ouest américain

Vous explorerez les formations géothermiques

du parc de Bumpass Hell, la ville fantôme de Bodie et les paysages spectaculaires des Alabama Hills. Un aperçu complet de la nature sauvage de la région.

JOURS 10 À 11

Sequoia National Park

Vous découvrirez les séquoias géants et les principaux sentiers du parc, notamment le Congress Trail, le General Sherman Tree et Moro Rock.

JOURS 12 À 13

Yosemite National Park

La vallée de Yosemite vous révélera ses cascades, ses dômes granitiques et la majesté des séquoias de Mariposa Grove, avec des randonnées accessibles et des panoramas sur El Capitan et les environs.

JOURS 14 À 16

San Francisco

Après la visite de la demeure de John Muir et le passage du Golden Gate Bridge, vous explorerez San Francisco, découvrant l'histoire, la culture et l'architecture emblématiques de la ville.

JOUR 17

Retour à Genève

Retour à Genève. Arrivée sur les bords du Léman en début d'après-midi.

LES EXPÉRIENCES ANIMAN

- Encadrement par Louis-Marie Blanchard, naturaliste expérimenté
- Découverte des grands parcs nationaux américains, d'Olympic à Yosemite
- Paysages variés et ambiances différentes, entre forêts, montagnes et volcans
- Exploration de la vie et de l'œuvre de John Muir, pionnier de la protection de la nature
- Observation des séquoias géants et panoramas sur la forêt ancienne

- **Prix abonnés** : CHF 13'500.- par personne
- **Supplément non abonnés** : CHF 250.-
- **Supp. chambre individuelle** : CHF : 2'890.-

Contact

Sarah Vigne,
spécialiste États-Unis
022 552 40 67
svigne@autigrevanille.ch



AU TIGRE VANILLÉ

CREATION DE VOYAGES

PORTFOLIO



MANGROVE
PHOTOGRAPHY
AWARDS

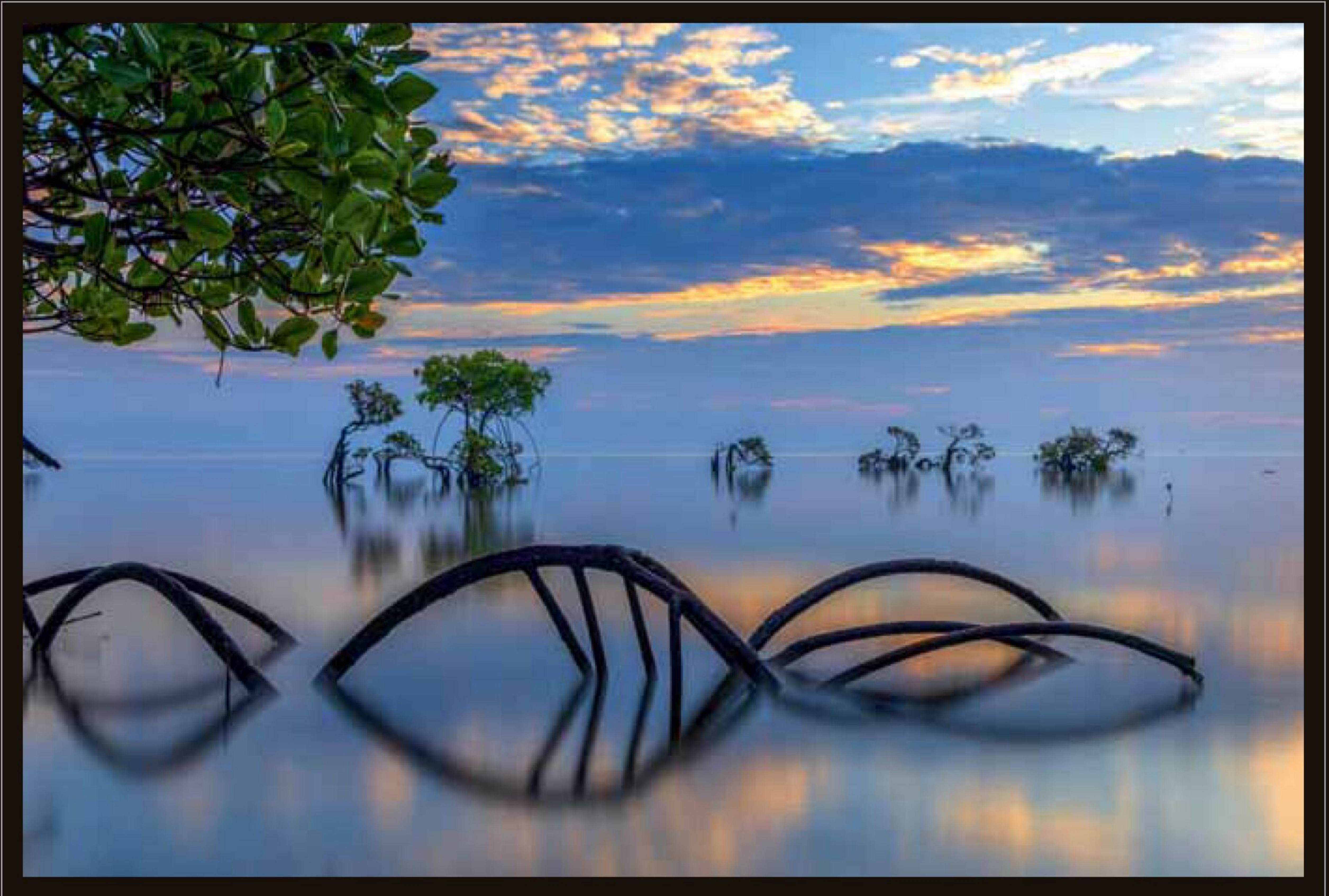




























MANGROVE PHOTOGRAPHY AWARDS

Les Mangrove Photography Awards célèbrent chaque année la richesse visuelle et écologique des mangroves, ces forêts littorales qui comptent parmi les écosystèmes les plus essentiels mais aussi les plus menacés de la planète. Pour la 11^e édition, plus de trois mille images venues de 78 pays ont été soumises au jury, témoignant de l'engouement que ce concours suscite auprès des photographes, des chercheurs et des militants. Pour ce portfolio, nous avons retenu des photographies issues des principales catégories - faune, paysages, scènes de vie - élargies cette

année à de nouvelles sous-sections et distinctions régionales dans les pays du Golfe. Lauréat 2025, Mark Ian Cook s'impose avec *Birds' Eye View of the Hunt*, une vue aérienne spectaculaire soulignant le destin lié des oiseaux des Everglades et de leur habitat. Considérées dans leur ensemble, ces images rappellent l'importance de préserver ces zones souvent ignorées et pourtant vitales pour les zones côtières comme pour les sociétés qui en dépendent.

Pour voir tous les lauréats :

www.photography.mangroveactionproject.org



| 1



| 2



| 3



4 |



| 5



6 |



| 7



8 |



| 9



10 |



| 11



12 |



| 13



14 |



| 15

1 | Kaushik Ghosh, Inde

«Flower of Mangrove» - Dans la mangrove indienne, une tigresse surgit sous un hental, incarnation fugace de l'équilibre entre prédateur et forêt. *Highly Commended, Wildlife - Mammals*

2 | Callie Chee, Chine

«Hieroglyph» - Vu de loin, un pêcheur traverse de jeunes mangroves dont les formes évoquent une partition végétale. *Highly Commended, Conservation and Restoration*

3 | Mark Ian Cook, USA

«Pyramid of Scaup» - Un immense vol de canards plongeurs dessine brièvement une forme pyramidale au-dessus des lacs côtiers des Everglades. *Highly Commended, Wildlife - Birds*

4 | Kiliiii Yuyan, Palaos

«Blacktip Reef Shark in the Mangroves» - Un jeune requin pointe noire patrouille dans les eaux peu profondes de sa nurserie naturelle. *Highly Commended, Underwater*

5 | Ibrahim Alshwamin, Arabie Saoudite

«Mangrove Trees - A Safe Haven and Natural Rest Stop for Migratory Birds on Their Seasonal Journey» - En Arabie saoudite, les mangroves offrent nourriture et refuge aux flamants migrateurs. *Highly Commended, Mangrove Trees*

6 | Stuart Chape, Australie

«Prawn Aquaculture» - Vue aérienne d'une mangrove australienne transformée par l'aquaculture, révélant la pression humaine sur les écosystèmes côtiers. *Highly Commended, Threats*

7 | Gwi Bin Lim, Indonésie

«The Sacred Mangroves Sentinel» - À l'aube, les racines respirantes des mangroves composent une scène presque spirituelle sur la plage de Walakiri. *Highly Commended, On the Ground*

8 | Ramprasad Dutta, Inde

«The Watcher and the Wanderer» - Dans les Sundarbans, un crocodile immobile partage l'espace avec un minuscule poisson amphibie. *Highly Commended, Wildlife, Other Species*

9 | Danilo O. Victoriano Jr., Philippines

«Crab Gatherer» - Aux Philippines, un père et son fils célèbrent les fruits d'une mangrove restaurée, source de subsistance et de résilience. *Runner-up, Livelihoods*

10 | Ahmed Badwan, Émirats arabes unis

«Mangroves and Modernity» - La ville contemporaine se reflète dans la mangrove, révélant un fragile dialogue entre urbanisation et nature. *Highly Commended, Mangroves and Modernity*

11 | Max Terwindt, Indonésie

The Lone Tree» - Un arbre solitaire se détache au cœur de la mangrove de Sumba, encerclé par un enchevêtrement végétal. *Highly Commended, On the Ground*

12 | Stuart Chape, Australie

«Dendritic» - Depuis les airs, un réseau de chenaux teintés de tanins dessine des motifs organiques dans la mangrove australienne. *Runner-up, From the Air*

13 | Mark Ian Cook, USA

«Avian Impressionism» - Des sarcelles à ailes bleues tracent des formes éphémères dans les eaux ambrées de la baie de Floride. *Winner, Wildlife, Birds*

14 | Max Terwindt, Thaïlande

«The Floating Village» - Un village flottant thaïlandais s'inscrit au milieu des paysages de mangroves vus du ciel. *Highly Commended, From the Air*

15 | Javier Aznar González De Rueda, Équateur

«Claws of Power» - Au crépuscule, un crabe violoniste exécute sa parade nuptiale sur la vase de la mangrove équatorienne. *Runner-up, Wildlife - Other Species*

AU FIL DES JARDINS, LE JAPON EN FLEURS

Du 20 avril au 4 mai 2026 (15 jours)



VOTRE GUIDE FRANCOPHONE
FRANCK SADRIN

Pépiniériste passionné, Franck œuvre à la sauvegarde des plantes rares du Japon. Autodidacte, il s'est initié à la langue et aux arts traditionnels et partagera avec vous son savoir sur les jardins, la culture et la gastronomie japonaise.



Entre floraisons printanières et traditions séculaires, explorez le Japon, de Tokyo à Kyoto en passant par Kanazawa. Ce voyage vous mènera aussi vers la province méconnue de Matsue, où se cachent temples, trésors culturels et sublimes jardins tels qu'Adachi et Yuushien.



JOURS 1 À 4

De Genève à Tokyo

Vol vers Tokyo et premiers pas dans la capitale japonaise. Découverte du quartier traditionnel d'Asakusa et du temple Senso-ji. Profitez aussi d'une balade dans Ginza, le paradis du shopping et d'une excursion au temple Shiofune Kannon-ji, réputé pour ses azalées.

JOURS 5

Shizuoka et sa plantation de thé

Vous prenez le shinkansen (train rapide) pour Shizuoka, au pied du Mont Fuji. Visite d'un village de montagne et rencontre avec un producteur de wasabi. Vous prendrez un déjeuner traditionnel, puis ferez une halte dans une plantation de thé bio avec dégustation.

JOURS 6

Himeji et Kurashiki

Direction Himeji pour la visite du majestueux château du Héron Blanc. Vous partirez ensuite pour Kurashiki, charmante ville aux canaux bordés de saules, où vous flânerez entre le quartier historique et ses entrepôts réhabilités.

JOURS 7 À 8

Matsue et ses jardins

À Matsue, vous profiterez d'une balade en barque sur les douves du château et vous

visiterez l'ancienne résidence d'un samouraï. Le lendemain, excursion vers l'île volcanique de Daikonsima avec le jardin Yuushien, puis visite du musée Adachi et de son jardin primé.

JOURS 9 À 11

Okayama et Kyoto

À Okayama, visite du superbe jardin Kôroku-en. Puis, direction Kyoto pour explorer les trésors de l'ancienne capitale : Pavillon d'Or, Ryoan-ji, Ginkaku-ji et chemin de la Philosophie, un canal bordé de buissons et de cerisiers.

JOURS 12

Kanazawa et le quartier des geishas

Découverte du quartier des samouraïs et de la résidence Nomura à Kanazawa, connue pour son jardin avec sa cascade miniature. Balade au marché d'Omicho, avec ses poissons luisants, crustacés et autres étrangetés maritimes et flânerie dans le quartier des geishas d'Higashi Chaya.

JOURS 13 À 15

Tokyo et retour à Genève

Retour vers Tokyo. Visite du jardin Happo-en avant un dîner d'adieu. Atelier d'ikebana et après-midi libre, puis transfert à l'aéroport pour votre vol retour via Istanbul, puis Genève.

LES EXPÉRIENCES ANIMAN

- Voyager après Pâques, loin de la foule des cerisiers en fleurs
- Explorer les incontournables : Tokyo animé et Kyoto apaisante
- Découvrir la province de Matsue, ses jardins uniques, quartiers historiques et sanctuaires
- Visiter plantations de thé et wasabi avec le Mont Fuji en arrière-plan

Circuit en petit groupe de 8 à 12 participants

Prix abonnés : CHF 8'650.- par personne

Supplément non abonnés : CHF 250.-

Supplément chambre individuelle : CHF 1'800.-

Programme et informations

Au Tigre Vanillé

Cyril Perrache

022 552 39 87

cperrache@autigrevanille.ch



AU TIGRE VANILLÉ

CREATION DE VOYAGES

INDE

Les bâtisseurs de glace

Texte et photos : Julien Fumard

ལ་དྭགས

Face à la sécheresse qui gagne l'Himalaya, des communautés ont commencé à sculpter des glaciers artificiels au Ladakh.

Dans ces déserts d'altitude, une lutte silencieuse s'organise pour sauver l'eau.







Le stoupa de glace du village de Ang.



Chaque jour, au moins un des cinq bâtisseurs marche 30 minutes afin de vérifier que tout est en état. Quelques habitants viennent parfois aussi leur donner un coup de main.

Ang Temisgam, 3500 mètres d'altitude, quelques poignées d'habitants. Un village comme un autre au Ladakh, région himalayenne du nord de l'Inde, à la frontière de la Chine et du Pakistan. Le sol est sec, le ciel bleu cobalt. Sur le mur d'une maison, un panneau indiquant «Homestay» est suivi d'une flèche. Une petite femme aux cheveux noirs tressés et au visage sculpté par le vent, le soleil et le rire nous accueille, enveloppée dans sa *sulma*, la robe traditionnelle de laine sombre.

Tasse après tasse, elle nous ressert d'un thé salé au beurre, incontournable de la culture tibétaine. Elle ne parle pas un mot d'anglais, ce qui ne l'empêche pas de communiquer entre deux rires. «Hmmm... hmmm...», fait-elle en hochant la tête, comme si elle me comprenait, avant de pouffer de rire. Hormis le

poêle de la *chantsa*, la «salle d'hiver» où se déroule l'essentiel de la vie familiale, cette boisson est la source de chaleur principale en cette saison.

UNE SOLUTION INGÉNIEUSE

À une demi-heure de marche, au fond de la vallée, se dresse un glacier artificiel d'une vingtaine de mètres de haut. Au Ladakh, le changement climatique est en marche. Le manque d'eau se ressent dans de nombreux villages qui se dépeuplent au fur et à mesure que la sécheresse gagne du terrain. Face à cette problématique, l'ingénieur et activiste ladakhi Sonam Wangchuk a trouvé une solution: les stoupas de glace, ainsi nommés car leur forme rappelle ces monuments omniprésents dans l'Himalaya bouddhiste, contenant des reliques sacrées autour desquelles les pèlerins récitent des mantras.

Leur fonctionnement est simple. L'hiver, quand les températures descendent jusqu'à -30° C, l'eau puisée en altitude est redirigée en contrebas et gèle au contact de l'air, formant des couches successives. En quelques semaines, un amas de glace se forme et grossit durant tout l'hiver. En commençant à fondre au printemps, il fournit l'eau nécessaire durant les mois cruciaux d'avril et mai, qui précèdent la fonte des glaciers.

UN GLACIER EN MINIATURE

Chaque jour, un des cinq bâtisseurs remonte la vallée pour s'assurer que tout fonctionne. Aujourd'hui, trois d'entre eux sont présents. Dans la tente mess, autour d'un poêle, Jigmet, un grand bonhomme au visage rond, me raconte la genèse du projet. «Au départ, le stoupa ressemblait à ça.» Sur son



L'entretien des stoupa de glace nécessite une présence régulière y compris certaines nuits. Ci-contre, Tsetan Morup en train de casser la glace qui s'est formée autour des conduits. Au fil des semaines, ces édifices deviennent une attraction et de nombreux villageois viennent les voir en famille, quand ils ne s'amuse pas à les descendre. En page de droite, le travail des bâtisseurs a porté ses fruits: le bouchon de gel a été éradiqué, l'eau peut de nouveau jaillir du haut du stoupa de glace.

téléphone, il me montre une photo où quelques bouts de bois sont attachés par des ficelles avec, au milieu, un tube en métal. Nuit après nuit, ceux-ci se sont changés en un glacier miniature. «Il ne grandira plus mais il devrait encore prendre en épaisseur avant de commencer à fondre.»

Le soleil tape fort à cette altitude et, même en hiver, la température dépasse parfois les 0° C fatidiques. Maintenir un stoupa de glace demande une quantité de travail considérable. Quotidiennement, il faut casser la glace accumulée autour de la tuyauterie métallique sous le stoupa, l'entourer de ficelle et de branches pour que de la nouvelle glace vienne s'ajouter, monter au sommet et vérifier que l'arroseur n'a pas gelé. S'il fait plus de 0° C, couper l'arrivée d'eau en amont pour éviter qu'elle ne fasse fondre la glace, puis la rebrancher au soleil couchant... en espérant que la

tuyauterie n'ait pas gelé entre-temps, ce qui se produit un soir particulièrement froid. «Heureusement, ça n'arrive que quelques fois par an», me dit, sourire en coin, un villageois venu donner un coup de main.

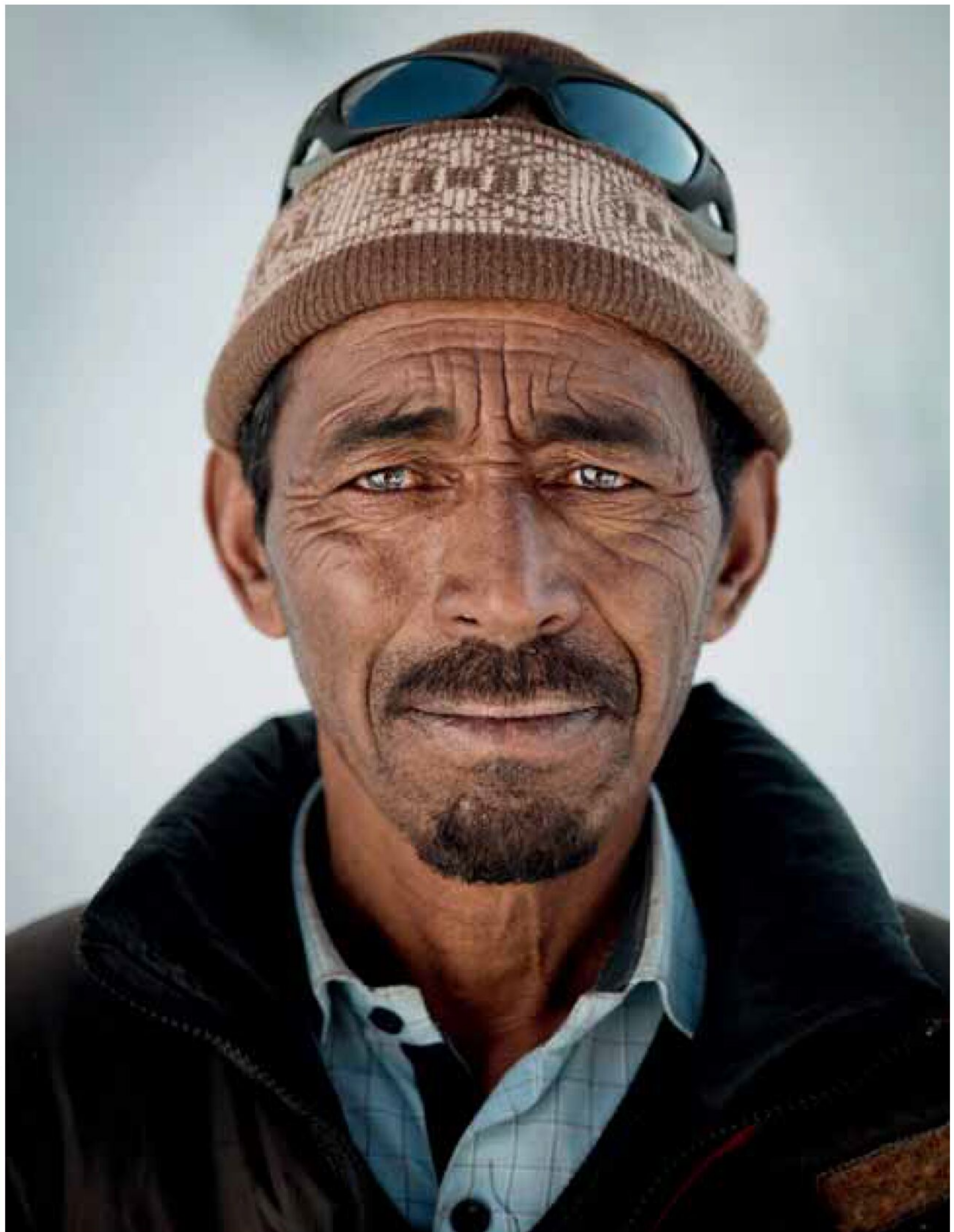
On tape sur les tuyaux en plastique pour casser les bouchons de glace. Les tubes métalliques sont démontés un par un. Il faut trouver le coupable coûte que coûte. La nuit tombe, la température chute sous les -20° C. De l'eau gicle de toutes parts, les vestes se recouvrent de glace. Après des heures de bataille, je me rends compte que les bâtisseurs manipulent les tuyaux à mains nues. La glace aura raison d'eux, il fait trop sombre, trop froid. Il faudra attendre le lendemain, reprendre ses forces avant la prochaine bataille. L'arme de la victoire? Une cocotte-minute et un réchaud à essence de l'armée indienne pour injecter de la vapeur dans la tuyauterie.





Les travaux de maintenance exigent des villageois chargés de l'entretien des stoupas des prouesses dignes d'un alpiniste.

Portrait de l'électricien Hafi Mohammad, 48 ans, l'un des six bâtisseurs de la stoupa d'Apati. Parfois, des avalanches ensevelissent les constructions érigées par la main de l'homme.



UNE FIERTÉ POUR LES LOCAUX

À quelques heures de route, dans la région de Kargil à majorité musulmane, trois villageois ont construit pour la deuxième année consécutive un mur de glace, davantage adapté à la morphologie de leur montagne. Réveil matinal. Monter dans la voiture et rouler fenêtres ouvertes pour éviter que la condensation ne givre le pare-brise est une torture. Je n'ose croiser le regard de Rigzin, mon compagnon de route, et tente de détendre l'atmosphère: «Il fait bon aujourd'hui, hein?» Ça ne le fait pas rire. Moi non plus.

Au village de Chumikchan, Mohammad-Abuzar et Mohammad-Hassan nous guident à travers la double coulée avalancheuse qui a recouvert leur mur de glace... ou ce qu'il en reste. Ils marchent vite, je suis à bout de souffle. À cette altitude l'air se raréfie. Lors d'une pause, ils nous expliquent: «C'est une chance, car même si nos infrastructures ont été détruites, le mur de glace a bloqué une partie de l'avalanche et on aura largement assez d'eau pour le printemps.» Comme à Ang, on ressent chez ces hommes une grande fierté pour ce qu'ils ont bâti.



Abandonné par ses habitants en 2012 pour cause de manque d'eau, le village de Kulum est en cours de réhabilitation depuis 2019. Un étudiant transporte un panneau solaire sur la rivière gelée. Celui-ci est destiné à l'automatisation de l'arrosage du glacier artificiel de Kulum qui pourrait, à terme, régler le problème récurrent du gel des canalisations.

REDONNER DE L'ESPOIR

De retour du côté tibétain, dans le hameau de Kulum. Une équipe d'étudiants et de chercheurs du Himalayan Institute of Alternatives (HIAL) est venue installer un prototype pour automatiser l'arrivée d'eau vers le glacier artificiel. Cette régulation est l'une des opérations les plus chronophages et décourage beaucoup de bâtisseurs après la première tentative. Kulum n'a pas été choisi au hasard. Du village, une heure et demie de marche mène au mur de glace. Dorje Namgyal, 19 ans, en est le gardien avec son père et un voisin. À cet âge où d'autres rêvent de partir vers la ville, lui a choisi de rester et de se battre pour ramener l'eau. Le hameau s'est vidé il y a quelques années, les familles sont parties une à une. Le prototype installé par les chercheurs du HIAL est porteur d'espoir: si ça marche ici, dans ce lieu oublié, ça peut marcher partout. Dorje le sait. C'est pour cette raison qu'il monte chaque jour.

UN CONCOURS POUR ENCOURAGER LES BÂTISSEURS

Depuis dix ans, une quarantaine de villages ladakhis se sont approprié la technologie des stoupas de glace grâce au HIAL. Pour encourager les villageois, l'institut décerne chaque année plusieurs prix récompensant les glaciers artificiels stockant le plus d'eau. En 2023, lors de la cinquième édition, Chumikchan a remporté le premier prix avec un stoupa ayant conservé 13 millions de litres d'eau, Kulum le deuxième avec 11 millions de litres, et Ang Temisgam le troisième avec 8 millions de litres. Malgré ce succès, seuls dix-neuf glaciers artificiels ont été construits cette année au Ladakh.



Le charpentier Thinle Thundup pose au sommet du stoupa de glace de Ang.

« Les bâtisseurs de glace du monde entier partagent cette conviction que face à l'adversité, l'ingéniosité humaine et la solidarité peuvent encore faire la différence. »

UN MODÈLE QUI S'EXPORTE

L'ingéniosité himalayenne a fini par franchir les frontières. En 2021, six ans après l'inauguration du premier stoupa de glace au Ladakh, l'Europe assiste à la naissance de son premier glacier artificiel dans les Grisons suisses, près de Pontresina, pour ralentir la fonte du glacier de Morteratsch. Des chercheurs comme Surayanarayanan Balasubra-

manian, de l'Université de Fribourg, tentent désormais d'en perfectionner la technique.

Du Ladakh aux Alpes, de l'Himalaya aux Andes chiliennes, une même réponse émerge face à la crise climatique: plutôt que de se morfondre sur le futur, agir dans l'espoir et la détermination. Les bâtisseurs de glace du monde entier partagent cette conviction que face à l'adversité, l'ingéniosité humaine et la solidarité peuvent encore faire la différence.



RWANDA

Au pays des mille collines

Texte et photos : Laurent Nilles



Aux abords du Parc national des Volcans, les communautés locales vivent d'agriculture et d'élevage.



Une femelle gorille et son petit prennent la pose devant la coulisse impressionnante du Parc national des Volcans. Les villages qui bordent le lac Ruhondo conservent un charme résolument rural. Le pont suspendu du Parc national de Nyungwe permet de s'élever au-dessus de la canopée, offrant un point de vue inédit sur la forêt tropicale.



Sorti des brumes de la guerre, le Rwanda surprend par son dynamisme. Si Kigali s'impose comme l'une des capitales les plus sûres du continent, des routes neuves relient collines, lacs et parcs nationaux. Au nord, les volcans des Virunga abritent les derniers gorilles des montagnes, symboles d'un pays réconcilié et tourné vers l'avenir.

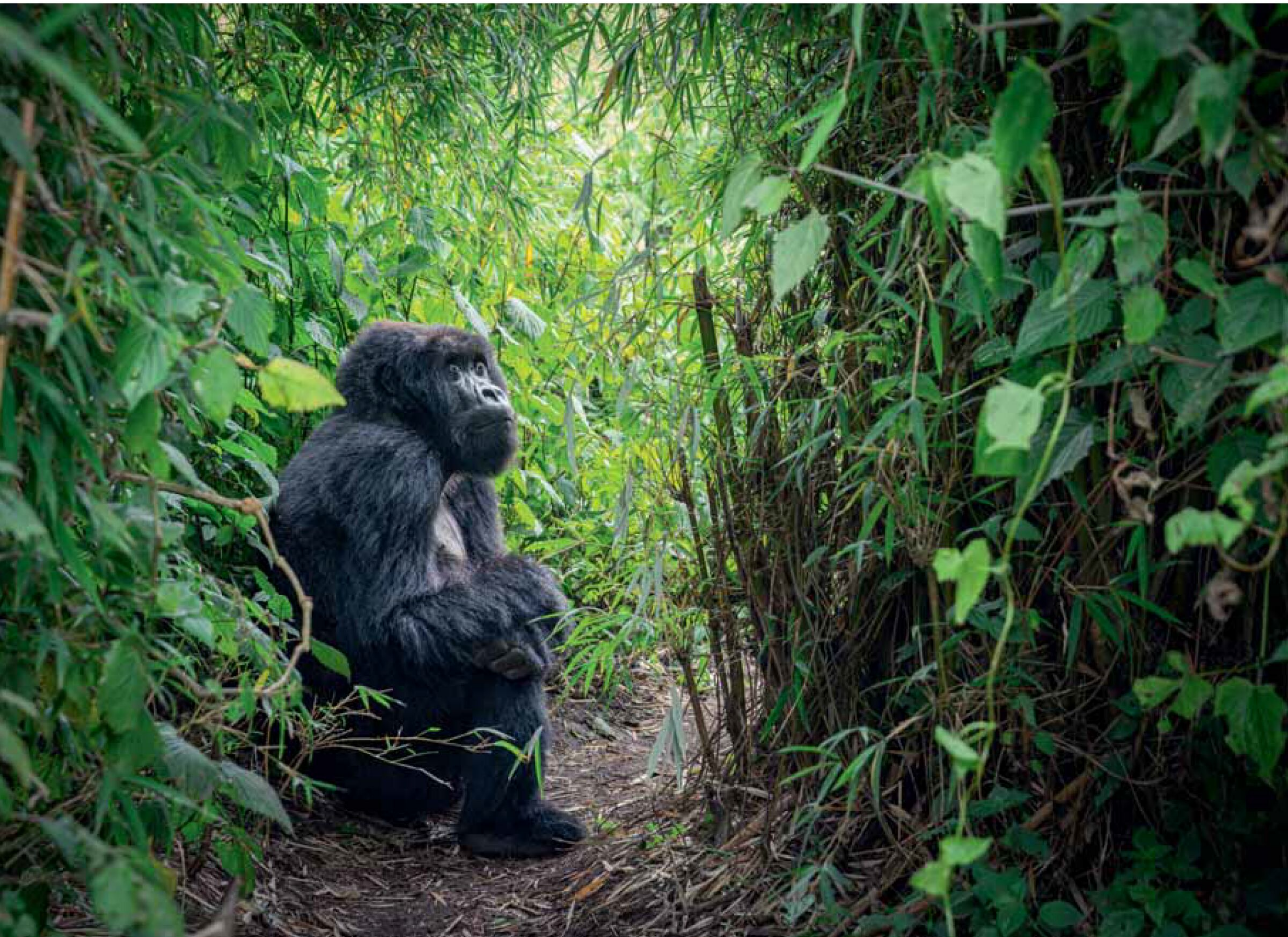
Le soleil matinal perce lentement le voile du brouillard, révélant les cimes des volcans qui se dressent telles des sentinelles dorées au-dessus des collines vert foncé et auxquels le *Volcanoes National Park* doit son nom. Un gobelet de café fumant de torréfaction locale réchauffe mes mains tandis que j'écoute le ranger expliquer que les forêts environnantes hébergent aujourd'hui la moitié de la population mondiale de gorilles de montagne, soit environ 500 individus.

Chaque jour, seuls 96 visiteurs sont autorisés à partir à la rencontre de l'une des douze familles habituées à la présence humaine, un privilège exclusif tarifé à 1500 dollars et une expérience

qui est le fruit de longues années d'habitude: à l'état sauvage, les gorilles sont timides et, sans le travail patient des rangers, la rencontre serait impossible. Elle se mérite tout autant.

FACE AUX PATRIARCHES DE LA JUNGLE

Après deux heures de route, puis presque trois heures d'ascension – d'abord à travers les champs de pommes de terre et les troupeaux des villageois, ensuite au cœur d'un enchevêtrement de bambous, d'herbes trempées et de fougères épineuses – le ranger lève enfin la main. Nous déposons sacs à dos et bâtons de marche. Il nous tend un masque sanitaire et énonce les dernières consignes: éviter



le contact visuel, maintenir la distance, toujours céder le passage aux maîtres des lieux. Les singes sommeillent, bercés par la torpeur du midi. Le dos argenté repose à demi dissimulé sous un dais de bambous. Sa puissante poitrine se soulève et s'abaisse calmement. Autour de lui, les femelles somnoient, un œil ouvert sur leurs petits. Ces derniers, infatigables, s'ébattent joyeusement, se laissent glisser à travers une trouée de feuillage et, pleins d'audace, viennent observer avec curiosité les nouveaux

venus que nous sommes. Sans crier gare, le grand mâle se redresse subitement et s'avance droit vers nous. Mon cœur bondit, je vacille dans les fougères: moins d'un mètre me séparent de ses 200 kilos musclés. À mon soulagement, le patriarche ne nous jette pas un regard. Impassible, il poursuit sa route et entraîne sa famille vers de nouveaux lieux de pâture et nous, le souffle suspendu, les suivons à distance, respectueux et silencieux.

Impressions du King's Palace Museum : l'intérieur, simple mais raffiné, du palais reconstruit; les vaches Inyambo, jadis réservées à la royauté; et un danseur Intore, une performance guerrière exécutée lors de cérémonies et événements culturels. Ci-contre : le regard perdu de ce gorille suggère qu'il réfléchit profondément... ou qu'il savoure simplement le luxe rare de ne rien faire.



AU MILIEU D'UNE MER DE THÉ

Dans la forêt, l'autorité ne se décrète pas. Le leader s'impose par sa taille, sa force et son expérience, une construction sociale simple destinée à assurer la survie du groupe. Je souris en pensant que face à cette hiérarchie naturelle, nous les hommes avons besoin de beaucoup plus de symboles pour légitimer nos systèmes de pouvoir. À Nyanza, le King's Palace Museum raconte l'his-

toire de la monarchie rwandaise, abolie à l'époque de l'indépendance en 1961. Autour de la reconstruction du palais royal, en chaume et en forme de ruche, un troupeau de vaches Inyambo est choyé par des bergers en habit coutumier. Reconnaisables à leurs longues cornes élégantes, elles étaient un étonnant symbole de pouvoir, réservé à la royauté.



Les roussettes vivent en vastes colonies sur les îles du lac Kivu. Les coopératives, à l'image de l'initiative Red Rocks, préservent l'artisanat traditionnel, dont la vannerie, tout en apportant un soutien économique aux communautés locales. Un singe colobe démontre souplesse et équilibre. Ci-contre : le singe doré se régale des délices de la jungle. Introduit dans les années 1950, le thé fait aujourd'hui partie des principaux produits d'exportation du pays.

Si les gorilles constituent, sans surprise, la principale attraction touristique du pays, les forêts du Rwanda abritent aussi une remarquable diversité d'autres primates. Dans le même Parc national des Volcans, je m'offre une rencontre brève mais inoubliable avec les singes dorés, espèce endémique de la région. Plus au sud, dans le Parc national de Nyungwe, je me lance sur les traces des chimpanzés qui se montrent, hélas, d'une grande réserve, avant d'être récompensé par les acrobaties d'une troupe de colobes noirs et blancs. Aux abords du parc, à Gisakura, s'étendent d'immenses plantations de thé. Ce trésor vert a été introduit dans les années 1950, à l'époque coloniale. Le Rwanda en récolte aujourd'hui près de 40'000 tonnes par an. Des centaines de mains s'affairent à la cueillette des jeunes feuilles. Payés au kilo, les travailleurs ne traînent pas, contrairement à moi qui profite de ralentir le pas. Je m'arrête au bord des rangées impeccablement alignées de théiers, impressionné par cette mer verte ondulant à perte de vue.





À la tombée de la nuit, les pêcheurs s'élancent sur le lac Kivu à coups de pagaie.

PÊCHE NOCTURNE SUR LE LAC KIVU

Mon trajet entre les deux parcs nationaux passe par le Kivu, un des grands lacs d'Afrique où je découvre une autre facette du pays. Loin des itinéraires balisés, je rejoins une équipe de pêcheurs locaux, fidèles à une méthode traditionnelle empreinte de poésie et peut-être unique au monde. Trois canots de bois reliés par de longs bambous forment une sorte de catamaran rustique. Au crépuscule, les hommes entonnent des chants puissants et s'élancent à coups de pagaie sur l'eau sombre. Lorsque la nuit s'installe, ils allument des lampes à pétrole patinées par le

temps. Leurs lueurs vacillantes attirent les bancs d'isambaza, des petites sardines argentées qui convergent vers les filets tendus entre les embarcations. Ces hommes ne vendent pas un spectacle mais gagnent leur vie, nuit après nuit, dans une économie fragile où chaque poisson compte. Le temps de l'expérience, ici, n'est pas minuté, et je souris en pensant que la vraie exclusivité n'a pas de prix: juste ce moment partagé sous la lune où, pour un soir, nous sommes unis par le même souffle et le même rire, pêcheurs et touriste confondus.



Des pêcheurs réparent patiemment leurs filets. Les isambaza, petites sardines argentées, sont vendues sur les étals du marché, scintillantes comme des bijoux. Un martin-pêcheur, immobile, observe attentivement les eaux, guettant le poisson.



BIENVENUE À KIGALI

La capitale du Rwanda surprend par son calme et sa propreté, rares pour une métropole africaine de plus d'un million d'habitants. Étendue sur une succession de collines verdoyantes, la ville offre des panoramas doux, ponctués de quartiers résidentiels, de marchés animés et d'avenues bordées d'arbres. Centre politique et économique du pays, Kigali est aussi un lieu de mémoire: le Mémorial du génocide rappelle l'histoire tragique de 1994 et le chemin parcouru depuis. Aujourd'hui, la capitale incarne la renaissance du pays qui mise sur l'innovation, l'écotourisme et une gestion urbaine rigoureuse. Porte d'entrée vers les parcs nationaux et les volcans des Virunga, Kigali séduit par son équilibre entre modernité, nature et hospitalité, offrant une immersion en douceur au «pays des mille collines».





MEXIQUE

LES ESPÈCES NATIVES FONT LEUR GRAND RETOUR

Texte : Gwendolina Duval | Photos : Mahé Elipe

Au nord du Mexique, dans le désert de Chihuahua bordé par les montagnes, le bison d'Amérique et le loup mexicain, deux espèces emblématiques, reviennent dans cet écosystème unique mais fragile.





Lancé en 2009, le programme de réintroduction du bison d'Amérique est l'un des rares exemples de restauration réussie d'une espèce disparue depuis plus d'un siècle: la population de Janos s'est reconstituée et sert aujourd'hui de noyau pour d'autres zones protégées du nord du pays.





A l'horizon, le regard ne souffre d'aucun obstacle et se perd vers le nord dans une brume fine qui se confond avec le ciel. Les crêtes obscures de la Sierra Madre Occidentale terminant sa course depuis le plateau central mexicain bordent l'ouest tandis que de l'autre côté, quelques montagnes isolées s'élèvent dans la plaine immense. Un troupeau de bisons américains se déplace lentement en colonne, traçant une empreinte rectiligne dans la terre orange. Leurs pas foulent le sol sans bruit.

Même si l'animal semble paisible, il serait bien peu avisé de tenter une approche. Le plus grand mammifère terrestre d'Amérique du nord pèse deux fois le poids d'un bovin et ce groupe d'herbivores possède à cet instant de nombreux petits qu'il protège farouchement. «Il y a eu entre nonante et cent naissances cette année», précise Germán Robles Félix, l'administrateur du Ranch El Uno. Ce terrain privé de 18'500 hectares situé au coeur de la Réserve de biosphère Janos, à quatre heures de la capitale de l'État de Chihuahua, est dédié à l'étude scientifique et à la préservation des ultimes prairies du nord du Mexique.



La présence des bisons favorise la régénération des prairies naturelles: en se déplaçant en troupes d'une centaine d'individus, les herbivores ouvrent les sols, dispersent les graines et maintiennent un équilibre végétal dont dépend l'ensemble de l'écosystème.

EXTERMINÉS PAR LES COLONS

L'endroit est réputé pour abriter la plus grande colonie de chiens de prairie du pays. Ce rongeur fouisseur est considéré comme un ravageur de récoltes. L'espèce est en voie de disparition, car le Chihuahua figure parmi les États les plus agricoles du Mexique. Des milliers de champs circulaires irrigués par pivot parsèment le désert, produisant intensivement du coton, du maïs ou encore de la luzerne.

C'est aussi au nom du développement de l'élevage que le bison d'Amérique a

disparu du nord du Mexique, exterminé par les colons pour affaiblir les populations indigènes qui s'en sustentaient. À la fin du XX^e siècle, on a cru l'espèce éteinte. Puis, en 2009, l'animal totem de Janos fait son grand retour dans son habitat historique: 23 individus originaires du parc de Yellowstone aux États-Unis ont été introduits et depuis, le troupeau ne cesse de grandir. Plus de 500 individus paissent désormais librement, parcourant de grandes distances dans les prairies naturelles.



UN PUITIS DE CO₂

Cet écosystème méconnu est pourtant capable de capturer annuellement jusqu'à 45 tonnes de CO₂ par hectare explique Germán Robles: «Le paysage est sec et vous pourriez croire qu'il n'y a pas de vie, mais c'est tout l'inverse.» Par endroits, des îlots de graminées confèrent au désert des teintes jaunes et grises. Ce sont des herbes tobosa et des herbes salées qui servent d'alimentation et de refuge pour la faune. À la rencontre des influences du désert et des grandes chaînes de montagnes, ces



Le territoire du Chihuahua est structuré par un contraste géologique marqué. De vastes plaines semi-désertiques occupées par les prairies naturelles côtoient les reliefs escarpés de la Sierra Madre Occidentale, où forêts de pins et canyons offrent refuge aux grands prédateurs.



La brigade de femmes de la fondation Tonkawa relève les cartes mémoire des pièges photographiques installés autour des ranchs et des prairies. Les images collectées permettent de suivre les déplacements des espèces sauvages et d'impliquer la communauté locale dans la surveillance et la protection de la faune du désert de Chihuahua.

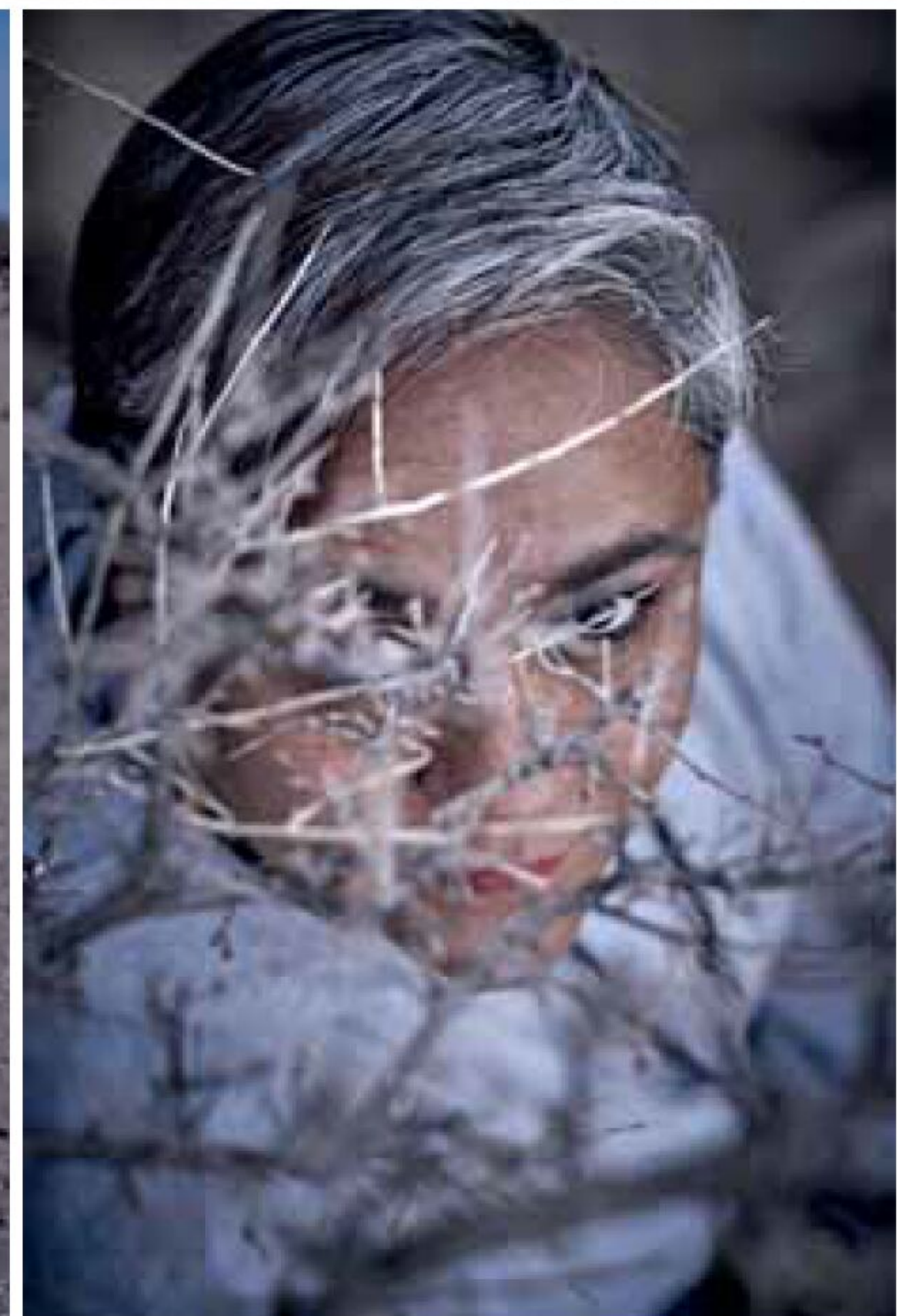
prairies abritent peu de spécimens de chaque espèce mais une grande diversité biologique. Elles dessinent un couloir de migration pour la vie sauvage à travers l'Amérique du nord: «L'ours noir vient depuis le Canada et le jaguar depuis les tropiques.»

Les cactus désertiques comme l'ocotillo s'installent auprès des yuccas et du sotol, une espèce d'agave à l'origine d'une liqueur distillée propre à l'Etat de Chihuahua. Cette zone constitue l'entrée de la vaste région des «îles du ciel», disséminées jusqu'aux Massif des Rocheuses. Ce nom poétique désigne les sommets isolés dans la mer du désert. Ce dernier fonctionne comme une

barrière empêchant les espèces végétales et animales de se mouvoir. Les écosystèmes se développent alors de manière verticale, déconnectés les uns des autres. La faune et la flore qu'ils abritent sont remarquables, mais dépendent d'un équilibre fragile. En plus de la menace agricole croissante, le changement climatique prive le désert des rares précipitations annuelles. À la frontière, le voisin américain érige un mur de métal qui affecte le déplacement des espèces migratrices. Et les cartels de la drogue qui imposent leur violence dans le nord du Mexique compliquent l'accès aux autorités et aux scientifiques.



María del Carmen García Chávez, biologiste et membre de l'association Tonkawa, coordonne le programme de réintroduction du loup mexicain. Tonkawa, acteur central de la conservation dans le nord du Mexique, collabore avec des scientifiques et des éleveurs et mène des initiatives visant à réintroduire des loups et des bisons. L'association adopte une approche globale, qui tient compte des usages et des intérêts du territoire, tout en valorisant l'identité locale, afin que la conservation s'intègre pleinement au tissu social et culturel de la région.



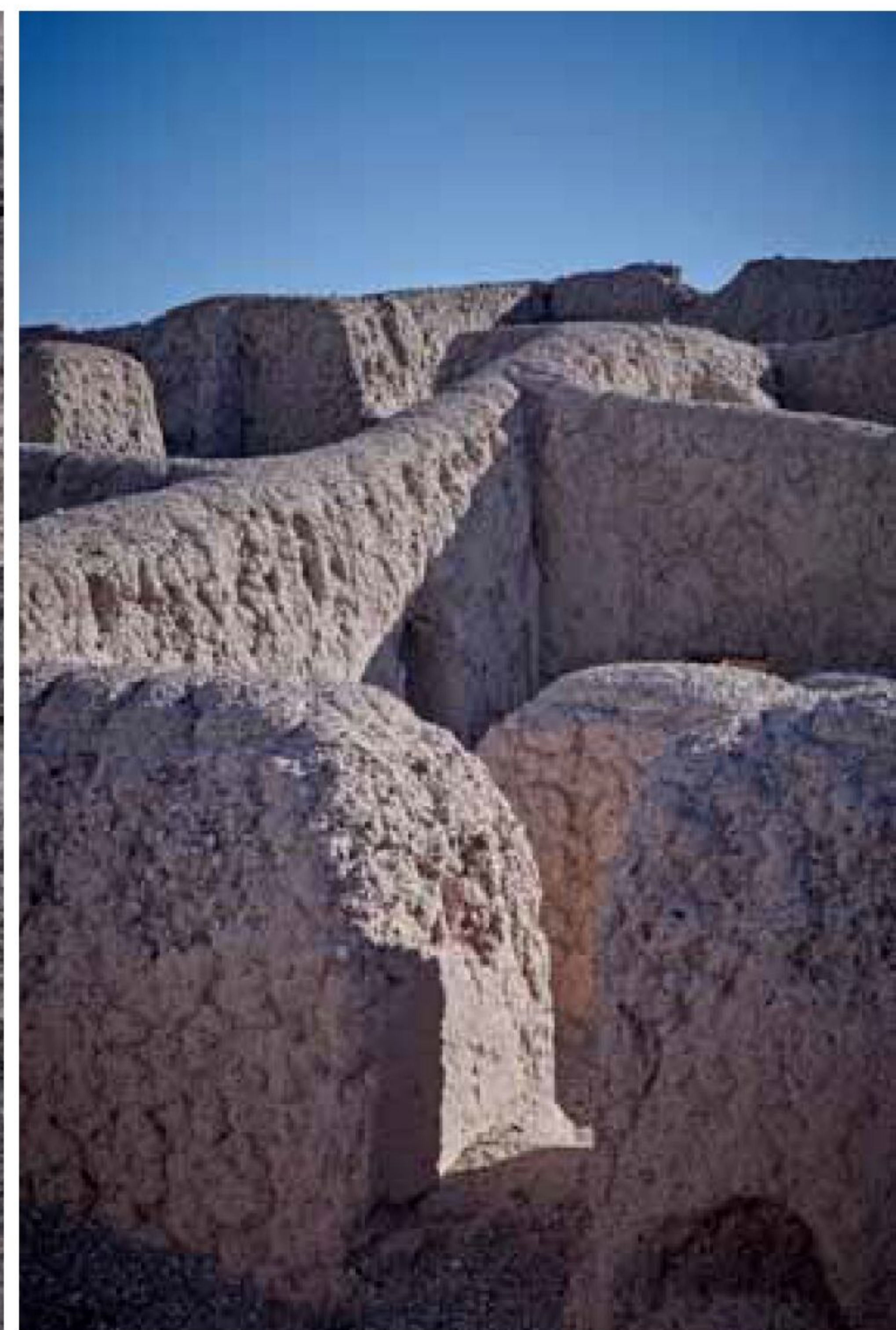
SENSIBILISER LA POPULATION

Le climat du désert chihuahuense met à l'épreuve les habitants tant il est extrême. En hiver, le thermomètre tombe largement en dessous de -10° C, alors qu'il frôle les 50° C en été. L'État du Chihuahua est l'un des moins densément peuplés du Mexique. A une trentaine de kilomètres du village de Janos et de ses onze mille habitants, une brigade composée de femmes explore les alentours d'un ranch en observant la présence de la faune. Leurs yeux avertis repèrent les empreintes dans

la poussière. Cette fois-ci, un renard gris, fraîchement passé sur un chemin. Placés en quelques endroits stratégiques, des pièges photographiques capturent le passage des animaux. Les plus beaux clichés s'exposent dans la salle communale au cœur de la communauté.

Alors qu'une grande partie des habitants de Janos ignore la faune avec laquelle elle cohabite, Carmen García souhaite sensibiliser le public à sa protection. La biologiste espère établir

une connexion entre la population et la faune sauvage, afin de renforcer un sentiment d'appartenance commune au territoire. Pour cela, la participation des femmes de la communauté est stratégique: «Nous sommes si proches de la frontière que les jeunes ne pensent qu'à étudier pour partir en oubliant la beauté que nous avons ici. Les mères sont les plus à même de transmettre un autre idéal avec la connaissance et la passion pour la conservation.»



Des vestiges de la zone archéologique de Paquimé (Casas Grandes), l'un des sites les plus vastes et significatifs du désert de Chihuahua, témoignent de l'importance des sociétés anciennes qui ont atteint leur apogée aux XIV^e et XV^e siècles avant de disparaître au moment de la Conquête espagnole.

UNE PRÉSENCE INDIGÈNE MILLÉNAIRE

Sur ces terres minérales et hostiles, la résilience des êtres qui survivent inspire le respect. La préservation de la faune sauvage qui a su s'adapter au désert touche une corde sensible au sein de la population. Au Chihuahua comme dans le nord du Mexique, la mémoire collective est meurtrie par les massacres de l'histoire coloniale. La présence des populations indigènes est millénaire sur ce territoire. La cité de Paquimé témoigne de l'apogée de la civilisation avant l'arrivée des Européens au XV^e siècle.

Au cœur de la vallée de Janos, Saúl García se passionne pour ce passé. Sur le terrain de son ranch, s'élève un

ensemble lithique que l'on nomme «rocher du diable». Il s'agit d'un site archéologique peu étudié, une sorte de citadelle de pierres naturelles qui compte des centaines de fours et mortiers creusés, datant probablement de l'ère archaïque. Des dizaines de pétroglyphes révèlent des figures d'animaux ou de chimères qui ont inspiré des légendes. Saúl García prétend que l'indien Geronimo se serait établi dans ce lieu réputé spirituel au cours de sa lutte contre les invasions coloniales au XIX^e siècle. Ce personnage devenu mythique est une figure de la résistance amérindienne lors des guerres apaches contre le Mexique et les États-Unis.

GRANDS CANIDÉS

L'histoire du loup mexicain résonne dans ce lourd passé. Cette sous-espèce du loup gris reprend doucement sa place sur ces terres parmi les autres prédateurs. Son territoire s'étendait autrefois depuis les États-Unis jusqu'au centre du Mexique mais l'espèce s'est pratiquement éteinte au XX^e siècle, victime des campagnes d'extermination menées par les colons. Réintroduit en 2011 dans l'État voisin de Sonora, le canidé s'est déplacé pour élire domicile ici. Pour suivre ses traces, cap à l'ouest au cœur des montagnes. Les spécialistes estiment qu'elles sont peuplées par une cinquantaine d'individus.



À Mata Ortiz, une artisane peint à la main des céramiques représentant des animaux totems, comme le loup et le bison, symboles de la région. Elle utilise sa technique singulière avec ses propres mèches de cheveux comme pinceaux de précision, combinée à des motifs géométriques tracés sur une argile blanche traditionnelle de provenance locale.

La camionnette 4 x 4 flanquée du logo de la fondation Tonkawa suit pendant des heures le lit d'une ancienne rivière à travers des gorges sculptées par le temps. À plus de 2'000 mètres au-dessus du niveau de la mer, le désert a laissé place à une forêt de pins. Dans ces ranchs d'altitude aussi isolés qu'accidentés, les bovins évoluent en se-

mi-liberté. Pourtant, au Chihuahua où la culture des «rancheros» est inscrite dans l'identité régionale, une poignée d'éleveurs s'est accommodée du prédateur et soutient même son installation. Au nom du respect de la nature brute de ces paysages et des créatures qui y vivent. Car ils le savent, sur ces terres, le loup était là bien avant les hommes.



© Hugues Simonin - unsplash

LA POLYNÉSIE
FRANÇAISE
ACCUEILLE
LA PLUS VASTE
AIRE MARINE
PROTÉGÉE
DU MONDE

Suite à la troisième Conférence des Nations Unies sur l'Océan (UNOC-3), organisée à Nice en juin 2025, la quasi-totalité de la zone économique exclusive polynésienne, soit 4,8 millions de kilomètres carrés, a été placée sous protection. Au sein de celle-ci, 900'000 km² bénéficieront d'un statut de préservation stricte, interdisant les activités les plus destructrices pour les habitats marins. Cette mesure impacte de façon globale la politique maritime française. D'ici fin 2026, près de 78 % de la surface maritime nationale devrait

ainsi être protégée, contre un peu plus de 50 % aujourd'hui. La part des zones placées sous protection forte progressera également de manière significative, en métropole comme dans les territoires d'outre-mer. La dynamique enclenchée à UNOC-3 contribue également à étendre les aires marines protégées à l'échelle mondiale. Les engagements pris à Nice font passer le taux global de protection des océans de 8,3 % fin 2024 à plus de 12 %, rapprochant la communauté internationale de l'objectif de 30 % qu'elle s'est fixée à l'horizon 2030.

Animan

ABONNEMENTS

animan@edigroup.ch | Tél. 0840 840 843
Depuis l'étranger: +41 22 860 84 09

Animan, Asendia Press Edigroup SA
Chemin du Château-Bloch 10 | CH-1219 Le Lignon

1 an: CHF 94.- (6 numéros)
2 ans: CHF 176.- (12 numéros)

Le magazine international
d'Animan Publications SA
Chemin du Bugnon 1 / CP 32
CH-1803 Chardonne
animanpublications@gmail.com

RÉDACTEUR EN CHEF

Alexander Zelenka
alexander.zelenka@animan.ch

MAQUETTE ET MISE EN PAGE

Thierry Desplands-Monnier
www.thierry-graphiste.ch

CORRECTION

Thierry Peitrequin

PUBLICITÉ

Dominique Breschan | MHD SA
Chemin du Bugnon 1 / CP 32 | CH-1803 Chardonne
dominique.breschan@mhdsa.ch

TIRAGE CONTRÔLÉ ET LECTORAT

8770 exemplaires (REMP 2025)
62'000 lecteurs (audience print, REMP 2025-2)

MARKETING LECTEURS

animanpublications@gmail.com

IMPRESSION

Imprimerie Chirat
744 Rue de Sainte-Colombe
42540 Saint-Just-la-Pendue | France

*Toute reproduction de textes et photos interdite.
© Animan. Les textes et photos non commandés
ne sont pas retournés.*

100% COMPOSTABLE ET BIODÉGRADABLE

Animan vous est envoyé avec le film écologique Bio-Folien fait de déchets de maïs et de pelures de pommes de terre.



ABONNEZ-VOUS



PROFITEZ DÈS À PRÉSENT DE NOS DIVERSES OFFRES D'ABONNEMENT:

- **2 ANS | 12 NUMÉROS | CHF 176.-**
(vous économisez CHF 28.-
par rapport à l'achat au numéro)
- **1 AN | 6 NUMÉROS | CHF 94.-**
(vous économisez CHF 8.-
par rapport à l'achat au numéro)
- **OFFRE DÉCOUVERTE: 4 MOIS | 2 NUMÉROS | CHF 25.-**
(vous économisez CHF 12.-
par rapport à l'achat au numéro)

Pour en savoir plus:



Vous pouvez aussi vous abonner
par téléphone au 0840 840 843 (appel gratuit).

Animan
RÊVER | VOYAGER | PRÉSERVER

SIGMA



SPORTS
300–600mm F4
DG OS

Ott+Wyss AG · Fototechnik · 4800 Zofingen
Téléphone 062 746 01 00 · info@owy.ch · www.owy.ch

